

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

N° 2981

SAMEDI 16 SEPTEMBRE 1899

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

Prix du Numéro : 75 centimes.

L'ILLUSTRATION ne publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces, sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.

ABONNEMENTS

FRANCE

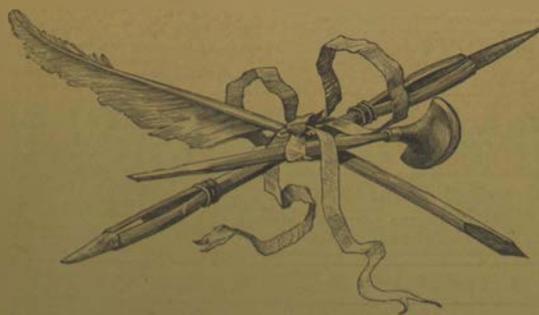
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ETRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

VIN DECESSE Glycérophosphates, Kola, Quinquina, Cacao
Le Roi des Reconstituants.
 Résultats surprenants dans : ANÉMIE, FAIBLESSE, ÉPUISEMENT, Accidents du RETOUR D'ÂGE. Rend les Forces aux Vieillards. — Le 1/2 Litre, 3 fr.; franco gare, 3'50. Le Litre, 5 fr.; franco gare, 5'50. — Dépôt : Photo 13, Rue Perdonnet, Paris et toutes Pharmacies.

ON MAIGRIT en quelques semaines, la Taille s'amincit, ainsi que le Ventre et les Hanches. Plus de doubles mentons! L'embonpoint est vaincu, sans privations ni régime, par la **POUDRE DU D'HOWELAND**, préparation sans rivale pour restituer au corps ses formes élégantes. Très recommandée aux personnes soucieuses de leur hygiène, elle raffermi les chairs, n'offre aucun danger et améliore, au contraire, la santé. **REUSSITE CERTAINE.** — Envoi, sans marque apparente, après réception d'un mandat de 5 fr. adressé à **CHÉA RAGON**, 10, RUE SAINT-LAZARE, Paris. (Ci-devant : 24, Rue Chabrol)

VEILLEUSES Françaises
 FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils, S^r
 Toutes nos boîtes portent en timbres secs
JEUNET, inventeur
 EN VENTE PARTOUT

POUR MAIGRIR Thyroïdine Bouty
 NOTICE FRANCO Laboratoire: 1, R. Châteaudun Paris.

PARC
 DE LA
Faisanderie
 STATION D'ABLON
 A 20 MINUTES DES TUILERIES
 Par la NOUVELLE GARE D'ORLÉANS
TERRAINS
 à 3 fr. 50 le Mètre
 S'ADRESSER SUR PLACE
 ou
 61, rue des Petits-Champs.

Ordonnance du Corps Médical
TRAITEMENT le plus efficace de L'ASTHME
 par la Poudre du D^r CLÉRY, de MARSEILLE
 Envoi gratis d'une boîte d'essai.

LE COURRIER DE LA PRESSE
 Fondé en 1880. A. GALLOIS, Directeur.
 21, Boulevard Montmartre, 21. PARIS
 FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS & PERSONNALITÉS
 Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour
 Tarif : 0 fr. 30 par coupure.
 Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité.
 par 100 " 25 fr.
 " 250 " 55 "
 " 500 " 105 "
 " 1000 " 200 "
 Tous les ordres sont valables jusqu'à avis contraire.
 TÉLÉPHONE 101.50.

Compagnie Générale DE CINÉMATOGRAPHES PHONOGRAPHES & PELLICULES
 Société anonyme au capital de UN MILLION DE FRANCS
 Anciens Établissements PATHÉ Frères,
 98, RUE DE RICHELIEU, 98, PARIS

COMMISSION EXPORTATION
PHONOGRAPHES GRAPHOPHONES
 Morceaux d'orchestre, chants, duos, solos, marches, morceaux de danses, discours, scènes comiques, etc.
 50,000 CYLINDRES-PHONOGRAMMES en Magasin
 Maison la plus importante d'Europe
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
 GROS — DÉTAIL

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— Pardon, Monsieur l'agent... pourriez-vous me donner la liste des rues de Paris où l'on peut se promener tranquillement?

— Est-ce qu'ils font déjà de la publicité sur les boîtes d'allumettes?... Mais oui... le portrait d'une jolie personne... pourquoi qu'ils n'ont pas mis son adresse dessus?

— Vous êtes insupportable... Ah! crénon, mon père avait bien raison le jour où il me disait : « Si tu te maries, mon garçon, que ce ne soit jamais avec une femme! »

— C'est entendu... vous nous faites une Revue de l'année... 5 actes et 12 tableaux... mais je vous en prie, pas d'allusion à l'Affaire!
 — De quoi donc voulez-vous que je parle, alors?

L'apaisement continue...

60 ANNÉES DE SUCCÈS
 GRANDS PRIX : Expositions Universelles, Lyon 1894 — Bordeaux 1895
 HORS CONCOURS (MEMBRE DU JURY) : Expo. ROUEN 1896 — BRUXELLES 1897.
ALCOOL de MENTHE de RICQLÈS
 LE SEUL VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE
 CALME instantanément la SOIF et ASSAINIT L'EAU, DISSIPE les maux de cœur, de tête, d'estomac, les indigestions, la dysenterie, la cholérite;
 PRÉSERVATIF contre les ÉPIDÉMIES
 EAU de TOILETTE et DENTIFRICE EXQUIS
 Exiger le nom : DE RICQLÈS

FROID & GLACE
 COMPAGNIE INDUSTRIELLE
 Des procédés RAOUL PICTET
 16, rue de Grammont, 16, PARIS
 APPAREILS A PRODUIRE
LE FROID ET LA GLACE
 Production garantie même dans les pays les plus chauds
 Envoi franco du Catalogue

MAISONS RECOMMANDÉES
AMEUBLEMENT D'ART, ROSSI ET FILS, 305 r. St-Martin, Paris
APPAREILS EN CAOUTCHOUC, ceintures, bas pour varices... DRAPIER et FILS, 41, rue de Rivoli... Catalogue... Téléphone
APOZÈME DE SANTÉ
 2 fr. 65. Ph^{ie} LEMAIRE, 14, rue de Grammont, Paris
 Guérit la CONSTIPATION la plus rebelle.
BAPTEMES BOITES JACQUIN-FRÈRE ET DRAGÉES St-JULIEN, PARIS
BAZAR D'ÉLECTRICITÉ
 34, bd. Henri IV. App^{ts} électriques en tous genres, Cat. fr.
BILLARDS BANDES AMÉRICAINES CATAL. 278
BILLARDS BLANCHET-GUÉREY, 53, rue de Lancry
BRULAND FAUTEUILS MALADES 14, rue Monnaie, Paris
COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE TURGOT 21, rue de Valenciennes, Paris
 Soins de la Bouche **CREME D'EMAIL** PHARMACIENS PARFUMEURS
DEUIL A ST-ROCH, 197, r. St-Honoré; Deuil complet et soigné en 12 h. Prix modérés.
IRIS DE FLORENCE VÉRITABLE. L. PREUD'HOMME, 29, rue Saint-Denis, PARIS.
L. P. CORSETS A LA COURONNE. L. P.
OBJECTIFS COOKE. Supériorité universelle démontrée. BALBRECK, opticien, 137, r. de Valenciennes, Paris.
OPTIQUE ALPHONSE, 20, rue de Valenciennes, Paris
PHOTO APPAREILS et ACCESSOIRES CHAUX & C^o, 47, rue de Valenciennes, Paris
POILS ou DUVETS disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de son débarrasement par le Dr. ACHILLE, chimiste, 73, r. Montmartre, Paris
PRESSES POUR IMPRIMER SOI-MÊME BAUCHEAU, 11, rue de Valenciennes, Paris
STEREOCYCLE JUMELLE, STEREOCYCLES, 14, rue de Valenciennes, Paris
STORES Spécialité de Stores et toiles. MESNARD J^{rs}, 154, bd St-Germain.
THÉS C^{ie} ANGLAISE, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.
TITRES Recherches héraldiques NOBILIAIRES COMTE, 53 bis, rue du Rocher

GRAND CHIEN MODÈLE
 Maison AARON
 19, rue de Bois, LEVALLOIS-PERRET
 VENTE DE CHIENS
 De toutes races
 Tournaieur des Cours de RUSSIE, d'ESPAGNE, PORTUGAL, etc

FER QUEVENNE
 vrai, seul approuvé par l'Académie de Médecine pour guérir Anémie, Faiblesse, Suites de Maladies. (Poudre ou Pastilles au chocolat.) 3'50 franco. 14, r. Beaun-Arts, Paris.

LA VUE CONSERVÉE
 et AMÉLIORÉE par les LUNETTES et PINCE-NEZ à VERRES ACHROMATIQUES
 DEROGY, Opticien
 31 et 33, Quai de l'Horloge, PARIS.

ICILMA ESSENCE NATURELLE Souveraine pour la Beauté. (PLUS DE RIDES DE TEINTS FANÉS DE COUPEROSE)
 Envoi Franco contre 12 fr.
 Essence et Savon pour Traiter en 1 d'un Mois.
 RENSEIGNEMENTS GRATIS et par CORRESPONDANCE
 Avenue de l'Opéra, 5, Paris. SUCCÈS ASSURÉ. Méthode Illustrée. Prix 1 fr.

ROYALE HONGROISE
 Eau Purgative Naturelle la plus Efficace.
 Chez tous les Pharmaciens et Marchands d'Eaux Minérales.

SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES
 SUR LA VIE HUMAINE. DE ZURICH
 Assurances en Cour 140 MILLIONS
 Tarifs et Renseignements sur Assurances et Rentés sur demande. A LA SUCCESSION DE PARIS: 97, Rue St-Lazare.

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE, 26, RUE JACOB, A PARIS
 62^e ANNÉE **JOURNAL D'AGRICULTURE PRATIQUE** 62^e ANNÉE
 Fondé en 1837 par Alexandre BIXIO
 Rédacteur en chef : M. L. GRANDEAU, Professeur d'Agriculture au Conservatoire National des Arts et Métiers.
 Le plus ancien (62 ans d'existence) et le plus important des journaux agricoles. — Traite spécialement toutes les questions d'agriculture et d'économie rurale. — Répond aux demandes de renseignements agricoles qui lui sont adressées. — Paraît toutes les semaines par livraison de 45 pages; grand in-8° à 2 colonnes, et forme chaque année deux beaux volumes in-8° avec de nombreuses gravures et 12 planches colorées d'une exécution irréprochable, représentant les meilleurs types des animaux de la ferme, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.; ainsi que des modèles de constructions rurales, de machines, etc.
 Abonnement pour la France Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. 50. — Trois mois, 5 fr. 50
 pour l'Étranger Un an, 23 fr. — Six mois, 12 fr. — Trois mois, 6 fr.
 Un numéro spécimen avec planche colorée sera adressé à toute personne qui en fera la demande.
 BUREAUX DU JOURNAL : 26, RUE JACOB, PARIS

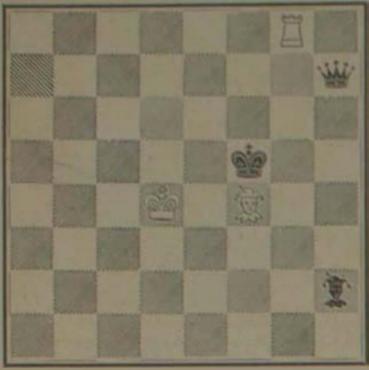
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUES
Les "Sténo-Jumelles" PHOTOGRAPHIQUES L. JOUX
 NE REDOUTENT AUCUNE COMPARAISON
 8 1/2 x 9 — 9 x 12
STÉRÉOSCOPIQUE 8x9 ou 8x12
 Envoi franco du Catalogue. (Tel. 809-06)
 16^e, Rue Denfert-Rochereau, PARIS.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

Voir les Solutions des Problèmes à la page 8 de la couverture.

L'ÉCHIQUIER

N° 924. — Problème fantaisie, par S. Loyd.
NOIRS (3)



BLANCS (3).

Comment les Noirs s'y prendront-ils pour rendre possible un mat en 3 coups?

L'ingénieux compositeur nous avertit dans son préambule que la complexité des Noirs est l'élément même de cette combinaison; ils jouent au premier coup R-3F, c'est très aimable pour les Blancs puisqu'ils peuvent commencer par prendre la Tour. Que vont faire les Blancs? reculer cette Tour jusqu'à la huitième TD. Alors le Roi noir s'achemine vers le coin par R-2CD. Les Blancs jouent F-8C, masquant la Tour, ce qui permet aux Noirs d'atteindre la seule case livrant le mat, R-1TR. Le reste est simple: F-5R échec double et le Roi est mat, bel et bien.

Cette fantaisie n'est pas à proprement parler un problème d'échecs; elle est un amusant casse-tête.

TOURNOI INTERNATIONAL (Londres 1899)

N° 925. — Partie Lopez.

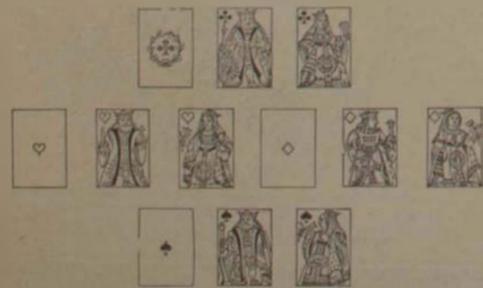
M. Pillsbury (Blancs). — M. Lasker (Noirs).

- | | | |
|-------------|-------|---------------------------|
| 1. P-4R | P-4R | 10. Cette tour à 1 D |
| 2. C-3FR | C-3FD | serait, croyons-nous, |
| 3. F-5CD | C-3FR | plus gênante pour l'ad- |
| 4. Roq. | C×P | versaire. |
| 5. P-4D | F-2R | 10. La réponse logi- |
| 6. D-2R | C-3D | que; le coup a été jugé |
| 7. F×C | PC×F | bon par les plus forts |
| 8. P×P | C-2CD | joueurs. |
| 9. C-3FD | Roq. | 12. Dédoubler le pion |
| 10. T-1R | T-1R | FD, c'est rendre service |
| 11. F-4FR | P-4D | à l'adversaire. |
| 12. P×Pps | P×P | 13. A présent la pos- |
| 13. TD-1D | F-5CR | session de cette ligne |
| 14. P-3TR | F-4TR | est de nul effet. Les N. |
| 15. C-4R | F-1FR | ont la liberté de leurs |
| 16. D-2D | F×C | mouvements. |
| 17. P×F | P-4D | 16. Certainement très |
| 18. C-3CR | D-3FR | risqué à cause de la fai- |
| 19. R-2C | C-4FD | blesse des pions après |
| 20. P-3CD | C-3R | que le Fou aura pris. |
| 21. F-5R | D-3TR | 20. Il aurait pu forcer |
| 22. C-5FR | D-1D | l'échange des Fous mais |
| 23. R-1T | P-3FR | la nullité était alors |
| 24. T-1CR | R-1T | probable. |
| 25. F-2CD | D-2D | 21. Bien joué. |
| 26. T-3CR | D-2FR | 22. Décidément Las- |
| 27. TID-1CR | D-4TR | ker évite les échanges. |
| 28. D-6TR! | D×C | 24. Si P×F la Dame |
| 29. F×P! | T-2R | est perdue. |
| 30. F×T | F×F | 27. TD 1D meilleurs. |
| 31. T×P | D×P★ | 28. Très remarquable |
| 32. TI-2C | D-8D★ | et joli mais il y a une |
| Remise. | | paille qui va rendre |
| | | toute la combinaison |
| | | infructueuse. |
| | | 29. Rien autre. |
| | | 31. L'échec perpétuel |
| | | ne peut pas être évité. |

LES CARTES

N° 926. — Jeu de Piquet.

Quel est le maximum des points qui puisse se compter au Piquet à deux?
C'est lorsque vous avez, après écart, le jeu suivant :



Le maximum que l'on puisse faire d'un coup est 220, cas très rare. C'est pour cela que le jeu se joue en 150 liés ou 221, sec.

Voici la manière de faire 220. Il faut les 4 tierces majeures et que le point soit bon, on compte :

Le point.....	4
4 tierces majeures.....	12
14 d'as.....	14
	30 ou 90
14 de rois.....	14
14 de dames.....	14
	118
ou 168 (à 110, on dit 160, double	
repic) 12 fois joué font.....	180
et 40 de capot font.....	220

Un aimable correspondant nous envoie de Buenos-Ayres deux solutions de la question de savoir comment faire 212 d'un seul coup au piquet à deux.

Solution n° 1 (Piquet à 2). — La 1^{re} manière de faire 212 est, après écart, d'avoir réussi une 16^e majeure..... 16+6 = 22) = 96
14 d'as..... 14)
14 de rois..... 14)
110

on dit 160 + 12 fois joué + 40 de capot = 212

La 2^e manière de faire 212 est :
Le 1^{er} à jouer annonce 10 de blanc qu'il a par 14 d'as, et une 4^e au 10, il laisse une carte et n'écarte que 4 cartes gardant 14 d'as et la 4^e au 10; il réussit la 18^e majeure où il avait la 4^e, plus un autre roi. Il compte 10 de blanc..... 10
Le point... 18 + 8 = 26) 100..... 100
14 d'as..... 14)
110
ou..... 160
joué 12 fois + 40 de capot..... 52
= 212

Solution n° 2 (Piquet à 3). — Le 1^{er} à jouer qui joue pour un point et qui a 10 de blanc ne gagne pas, parce que le 3^e joueur qui donne les cartes répond : 10 de blanc payé.

Le 2^e joueur qui joue pour 28 et 14 de rois et 14 de dames comptera 28 sans gagner mais empêche de faire repic au 3^e joueur, lequel de son 10 de blanc écarte 2 as, gardant 2 quatrièmes basses et relève les 2 valets correspondants, ce qui fait qu'il compte en mains

le point de 5 cartes basses qui valent 44.	4
2 quintes basses.....	30
Comme il joue pour.....	34

et qu'il les a en mains sans jouer un, il gagne le 1^{er}.

NOTA. — Il est évident que dans ce coup extraordinaire, le 1^{er} 10 de blanc se compose de 2 quatrièmes basses avec 2 as opposés de couleur, ainsi du reste que le 2^e 10 de blanc.

Questions ultérieures faciles :
1^o Faire au piquet à 3, 215 et 217 d'un seul coup.
2^o Faire au piquet à 4, 222, 236 et plus, d'un seul coup.

JEUX D'ESPRIT

N° 927. — Étoile blanche encadrée.



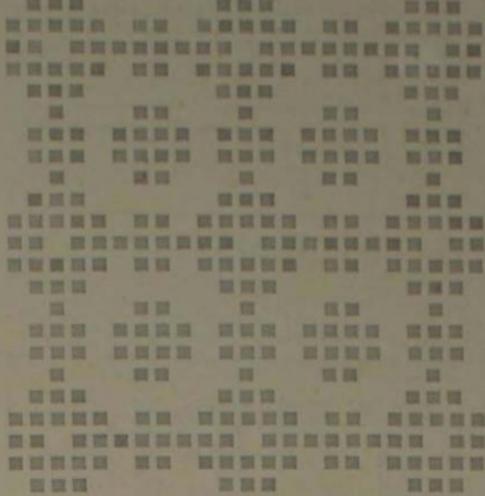
Voilà mon plan tracé, par le Nord commençons, *Horizontalement* : Très utile aux poissons. Deux : préposition. Ville à très grands ménages. Saint lieu. Gageure. Admis au séjour des plus [sages].

Orné. Oiseaux sacrés. Abrite les vaisseaux. Fut enlevé au ciel. Pour les mots *verticaux*. En pic. Fleuve italien. Préposition connue. Portion. Bien vêtu. Gageure, déjà vue. L'épée il détourna. Des plis à la figure. Cavité. Vient du feu. Acre, substance dure. Conjonction. En Eu. *Losange à gauche* : En pi. Le fils de Jupiter. Du pain grillé, bouilli. Sujet de Babelais. Fut empereur à Rome. A nourri Jupiter. Se trouve dans la pomme. *Celui de droite* : En fée. La fille du soleil. De la même valeur. Tout le peuple pareil. Au lit. Belle saison. Est dans la capitale. *Pour le V dans le Sud ; en ligne horizontale* : Lit. Fleur. En Russie, port. Organe au fl. Cours [d'eau].

Qui polit. Roi des mers. Il dépend du cerveau. Pour compter chaque année. On le voit dans Enlil. *Suis verticalement* : En soi. Brillant. Habile. Dans le Lot-et-Garonne. Puis préposition. Rude. Déchet. Astre. Rusée. Capitale en renom. Oiseau de basse-cour. Pronom bien en usage. On verra mon dernier à la fin de l'orage.

N° 928. — Construction.

Par Félix Ménéquin.



Passage étroit. Vallée. Assemblée où l'on danse. Le catéchisme arabe. Une préposition. Cabanes. Douze mois. Sapor, comme vengeance. Le fil écorcher vil. Une conjonction. A la vierge appartient. Se montre le septième Dans le calendrier du vrai républicain. C'est en Chine, mesure. Un chef-lieu. Chacun [l'aime]

Ce précieux métal. N'ont pas en tout leur gain. Pronom. Se dit parfois de l'Ebre en poésie. Fleuve grand d'étendue et bien petit de nom. Trois fois. Un ornement. Dans l'air. En Italie Un fleuve. Un élément. Marche. Dans le canon. En latin, c'est moi-même. Orne. Au soldat habile Sert à joindre le but. Ce que je vais chercher

En « ile » ou bien « er ». Trouve son domicile En Suisse. Titre anglais. Ville qu'on doit trouver Pas bien loin du Maroc, en plein dans l'Algérie. Bourricot sans cervelle. Est fait de vive voix. Argile. Sentiment né de la jalousie. Pronom. Oiseau qui parle un tant soit peu, je crois. Puis préposition. De fer une cheville.

Durillon quel qu'il soit. D'une très forte odeur Une plante ligneuse. Trois lettres de Tranquille. Domestique. Adjectif. Général de valeur Qui composa, dit-on, pour son pays, l'Espagne. Le chant national. Adjectif possessif. Climats. Carte à jouer. Instrument qu'en cam- [pagne]

Sait seul faire marcher le major. Ah ! quel poil ! Ce sont là les enfants de Madame la Cuite. La fille d'Inachus. Se remue aisément.

Note. Ce qui souvent donne la réussite. Article. Sans contra ne sert aucunement. Adjectif possessif. Moulure. L'hébré Se sert de ce préfixe afin de désigner

Un saint. A Coulommiers. De Rome une partie Un malheureux. Pronom. Utile pour voler. C'est un autre vous-même. Une Sous-Préfecture Du Calvados. Terrain. Epoux. Conjonction. Fleuve. D'Assuérus ministre. L'on assure

Que son grade valait comme position Celui de général chez les Turcs. C'est encore Un surnom de l'amour. — Petit poème. En nuit. Membre d'un volatil. Chez mon Eléonore.

Un chef-lieu de canton [Côte-d'Or]. A minuit. Mois des fleurs. Adjectif. — Est parfois solitaire. Homme d'Etat fameux. Publiciste italien.

Contume. Satisfait. Eridan. Sont en terre Se plaçant sous le lit et sur la table ou bien Sur le feu. Est parfois bissexile. Un saint Pape. Des altérations dans la santé. De plus

Note dans la musique. Un fléau qu'Esculape N'a jamais pu guérir. Pronom des plus connus. Ecrivain grec. Hot dans la France. Répète.

Auteur très renommé dans ce siècle vivant. Sert souvent de pitance à dégoûtante bête. Est dénué d'esprit, sans aucun jugement.

LE DAMIER

N° 929. — Le nouveau damier et sa notation.

Le progrès, en toutes choses, est entravé plus ou moins longtemps par l'usage ancien, par ce genre d'habitude qu'on appelle la routine. Les novateurs ont contre eux le courant établi; plus ils apportent l'évidence d'un perfectionnement, plus ils sont importuns, car ils troublent la quiétude de ceux qui ont appris d'une certaine façon et qui craignent un effort à faire pour s'approprier le nouveau.

Les travaux en cours sont menacés de bouleversement, les instruments exposés à être mis au rancart, quel ennui ! Alors, on voit se mettre en travers les personnes mêmes qui devraient pousser à la roue et leur énergie se réveiller non pour employer ce qu'ils savent être meilleur mais bien pour contester et crier à la profanation.

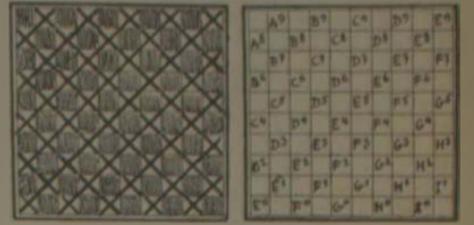
Malgré tout, lorsqu'une chose est bonne, elle passe quand même.

Le Damier adopté tout récemment par le Cercle d'Amiens a été tracé par M. Arnous de Rivière il y a près de dix ans au moment où il soumit aux maîtres sa notation diagonale. D'unanimes louanges accueillirent les innovations proposées mais ce fut tout; le vieux damier resta seul en usage avec l'épouvantable manière d'écrire les coups imposée par Manoury. Enfin MM. Baledent et Steau, décidés à sortir de l'ornière le beau jeu de Dames, n'ont pas eu de peine à faire jouer les amateurs du Cercle sur le nouveau

damier dont ils ont fait fabriquer une certaine quantité et en même temps ils se servent de son plan pour les diagrammes de « la Tribune ».

Lancé par d'aussi zélés progressistes, le nouveau Damier se répandra partout; c'est affaire de temps.

Voici ce Damier ainsi que la notation diagonale.



Le lecteur se rend compte que la moitié des cases du damier usuel sont sans la moindre utilité. Les pions se jouent sur 50 cases seulement, en suivant les obliques; c'est donc à l'intersection de deux lignes qu'il faut placer les pions, et leurs mouvements ne se font jamais sur les droites horizontales ou verticales.

L'alternance de cases blanches et noires a été faite pour la commodité des joueurs d'échecs. Les Chinois jouent aux échecs sur les lignes; le joueur de Dames n'a que faire des cases.

Quant à la notation diagonale, un instant de réflexion suffit pour comprendre combien elle est supérieure à toutes les autres. Malheureusement on n'osera pas s'en servir de sitôt par égard pour les auteurs qui ont à écouler de grosses collections de notes, de parties et d'analyses.

Peut-être trouvera-t-on quelque biais pour concilier les divers intérêts en jeu; il serait regrettable, lorsque le jeu de Dames est l'objet d'une propagande active, de ne pas enseigner aux nouveaux adeptes la notation inattaquable qui est le complément forcé du nouveau Damier.

N° 930. — Apologue oriental.

Un savant s'embarque sur une nacelle pour traverser un large fleuve. Il dit au batelier :

— Connais-tu l'histoire?

— Non.

— Alors tu as perdu la moitié de ta vie.

Connais-tu les mathématiques?

— Non.

— Alors tu as perdu les trois quarts de ta vie!

A peine le savant avait-il prononcé ces mots, qu'un coup de vent fit chavirer la barque.

— Sais-tu nager? demanda à son tour le batelier au pauvre professeur qui se débattait dans les flots.

— Hélas! non.

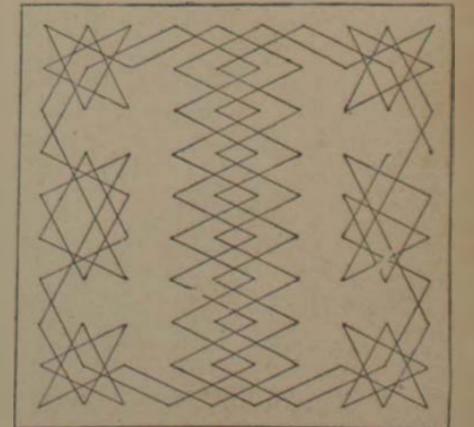
— Eh! bien, tu as perdu ta vie tout entière.

N° 931. — Polygraphie du Cavalier.

ux us jo hl st il il da oy hi
du at in em at ep ru tr mo me
ta ye on hi me em et au mp er
li lé ns on eg li nt it ap he
er en go st qu tr ra ne tl tl
gr da al ei ce in ed éc ud it
nt de em je en mm ac ee va nd
me ns et éd et ca ou st mb oj
pr me ha us ve ia ou le lo de
cu ea ap te rc ai au re in so

Une chaîne ouverte.

Solution graphique.



Solution textuelle.

De Goliath, le Philistin.
Je causai le sombre destin.
O Judith, tranche-moi la tête!
Grâce à ce tour, chacun s'apprête
A me danser allègrement
Au son du joyeux instrument,
Que de nouveau un décapité,
Et le royaume d'Amphitrite
Me montre immédiatement.

Solution du logographe :

FRONDE. RONDE. ONDE.

CHOCOLAT



SUCHARD

LE GOUTER, C'EST L'ADOPTER

ENTREPOT GÉNÉRAL

Paris, 41, rue des Francs-Bourgeois

PRÉSERVÉS

Ma femme et mes enfants, retour des bains de mer. N'ont pas, malgré l'ardeur du soleil, pris le hâle. Leur teint, grâce au Congo, est resté frais et pâle. On ne croirait jamais qu'ils viennent du grand air. J. Roseliat au savonnier Victor Vaissier.

FEU DU REGARD croissance des cils et des sourcils, au moyen de la **Sève Sourcilère** de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

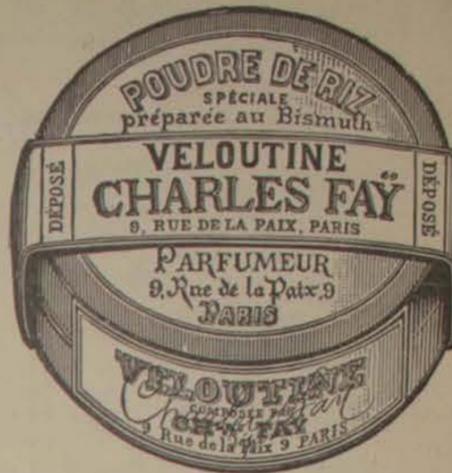
NE VOUS DÉSOLEZ pas, si la tache vient salir votre nez de son point noir! Enlevez-la tout simplement avec l'**Anti-Bolbos** que la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre, envoie contre mandat-poste de 5 fr. et, franco, 5 fr. 50. Eviter les contrefaçons.

NOIX DE TULLINS CHOISIES et TRIÉES

CH. MAY, à Tullins (Isère).
CENT MILLE personnes ont guéri leurs Cors, Durillons, Plaies, Furoncles, etc. en les isolant avec le **Corn Plaster J. B.** Preuves à l'appui. Echant. c. 50 cent. Feutrie de Pont-Maugis (Ardennes).

MANUFACTURE

De Plante végétale et Ouate de Pin
CONTRE LES
RHUMATISMES
SCHMIDT-VERRIER
CHAUSSÉE-D'ANTIN, 13 - PARIS



Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc. **Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr.** Dans les Pharmacies. SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

TAPIS D'ORIENT

Maison Fondée en 1844

IMPORTATION DIRECTE

DALSÈME, 18, Rue St-Marc, Paris.

CHAPEAU LEON INVENTEUR du **CHAPEAU LIEGE** ANTI-NEURALGIQUE. 35 GR^{ms}. - PARIS. VICHY. NICE. MONTE-CARLO. **LEON, 24, Rue Danou, PARIS.**

ASTHME et Catarrhe de la Trachée. **ESPIC** Cigarettes. **ERNEST DIAMANT** du CAP. **IMITATION** La plus brillante et la plus durable. **PARFAITE** Boulevard des Italiens, 24. - **PRIX BON MARCHÉ**

LA DIAPHANE **POUDRE DE RIZ** Sarah Bernhardt 38, r. d'Enghien

ARTHRITINE guérit GOUTTE, RHUMATISME, 54, Chaussée-d'Antin, Paris.

GRAINE DE LIN TARIN BAIN Sulfureux. **CONSTIPATION, DIARRHÉE.** - 1 fr. 30 la boîte.

PARFUM des FEMMES de FRANCE. **VIVILLE, 24, Avenue de l'Opéra, PARIS.**

SULFURINE Bain Sulfureux. **SANS ODEUR** Toutes Pharmacies.

HOTEL PRIVÉ Téléphone 262.23
Bary 33 rue Boissy-d'Anglas
PARIS
PHOTOGRAPHIE DE LUXE
Miniature sur Email • Pastels • Peintures
EXPOSITION, 5, RUE ROYALE

Les Indigestions, les Digestions difficiles, les Crampes d'Estomac, les Vomissements et les Diarrhées. SONT RADICALEMENT GUÉRIS PAR L'
Elixir Bonjean
Cetle Liqueur agréable est la seule qui, sans danger, procure un sommeil réparateur.
DÉPÔT: TOUTES PHARMACIES. - PRIX: 3 f. et 5 f.

LE VÉRASCOPE

BREVETÉ EN TOUTS PAYS
OU **Jumelle stéréoscopique**
MERVEILLE PHOTOGRAPHIQUE
inventé et construit par **JULES RICHARD**
Ingén'-const'
Fondateur et Succ^r de la Maison **RICHARD Frères**
8, impasse Fessart - PARIS -
MAGASIN DE VENTE: 3, RUE LAFAYETTE (près l'Opéra)
Prix: 175 fr. - Envoi franco de la Notice illustrée

Ah! Ah!
la goutte!
pincée!
enfoncée!!
noyée!!!

LA
GRANDE SOURCE
de **VITTEL** doit être à tous les repas
l'eau de régime des **ARTHRITIQUE'S.**

Les Meilleures Machines à coudre américaines
DAVIS
Maison ELIAS HOWE, 48, B^{is} Sébastopol, Paris.
Entrepôt central: 101, rue Quincampoix, Paris. Catalogue fr.

PARFUMS de FLEURS
J. JONES
23, B^{is} des Capucines
PARIS

ROYAL JONES, Nouveau Parfum
BRUYÈRE D'ÉCOSSE, QUEEN'S VIOLET
Eillet de la Malmaison, Riviera Essonce
EAU DE COLOGNE FLEURIE (PARFUMS VARIÉS.)

NOUVELLE ÉPINGLE A ONDULER
LA DONNA Breveté. Donne aux Cheveux une ondulation durable et d'apparence naturelle. S. G. D. G. La boîte de 12 épingles: 0 fr. 50
Chez tous Coiff., Parfum., Merc. Agent: L. PELLERAY, Paris

SIROP ET PÂTE BERTHÉ
RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.
SIROP, 3 fr.; PÂTE, 1 fr. 60. FUMOUCHE, 75, Faub^{is} St-Denis, Paris.

CHRONOMETRE "Le Royal"
Remontoirs de précision avec 10 ans de garantie
Achat 21'50; Vieil Arg. 22'50; Arg. 28'50
Envoi direct de l'UNION FRANÇAISE des OUVRIERS HORLOGERS de BESANÇON
Catal. illustré gratuit et F^{rs} sur demande.
DIRECTION: 2, Rue St-Antoine, à BESANÇON.

MIXTURE BROUX
Ne Teignes pas vos CHEVEUX
Sans consulter la Maison BROUX
Séchage instantané par le
PEIGNE MAGIQUE
BREVETÉ
10, rue St-Florentin, PARIS

LA PERTUISINE
PARFUMERIE SPÉCIALE pour la repousse certaine des cheveux et contre leur chute.
53, rue Vivienne, 53, PARIS

JAMBON MARQUE "GENUINE"
Wagner la Marque **COLEMAN**

PILULES BENZOÏQUES ROCHER
contre la GRAVELLE, PIERRE, CYSTITES, etc. Une Pilule suffit pour dissoudre un demi-gramme d'acide urique. - Le Flacon de 60 pilules 5'00.
QUINET, Ph^{is}, seul Propriétaire, 1, R. Michel-le-Comte, Paris.

EAU DE TOILETTE

LUBIN

LOUIS SOURY 2, Place de la Madeleine
FABRIQUE: 30, Rue de Provence.

ALCOOL de MENTHE
Docteur PIERRE
de la Faculté de Médecine de Paris

FARINE LACTÉE NESTLÉ

ALIMENT COMPLET POUR LES ENFANTS

MAISON H. NESTLÉ - A. CHRISTEN
14, Rue de Paradis, PARIS
S'agit dans toutes les Pharmacies et grandes Epiceries.

Vin de Vial
ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET

Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est d'assurer la nutrition pendant la maladie et le rapide relèvement des forces dans la convalescence; pour les anémiques, les adolescents et les vieillards, c'est l'Aliment rénovateur par excellence.

LAURENOL
LE MEILLEUR ANTISEPTIQUE
GUÉRIT: Plaies, Ulcères, Brûlures, etc.
INDISPENSABLE POUR LA TOILETTE DES DAMES
Le plus Puissant Désodorisant
LE MEILLEUR MARCHÉ
Toutes Pharmacies. - Bureau: 8, rue Hérod, PARIS
LAURENOL

ENTREPÔT GÉNÉRAL **RHUM NEGRITA**

CONTREXEVILLE-PAVILLON DIURÉTIQUE - LAXATIVE - DIGESTIVE **ABSOLUMENT INDIQUÉE** **CONTREXEVILLE-PAVILLON**
Régime des GOUTTEUX, GRAVELEUX, ARTHRITIQUE'S.

Ce numéro est accompagné d'un supplément de deux pages en couleurs hors texte.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 16 SEPTEMBRE 1899

57^e Année. — N^o 2951.



L'AFFAIRE DREYFUS A RENNES. — Le colonel Jouaust lisant l'arrêt du Conseil de guerre. — (Voir l'article, page 190.)

COURRIER DE PARIS

L'ami que j'ai déjà mis à contribution me communique ses dernières impressions de Rennes, quelques notes crayonnées à la hâte sur son carnet, un quart d'heure après le prononcé du jugement du conseil de guerre. Je les transcris telles quelles :

« Animation extraordinaire dans la ville basse; au seuil, aux fenêtres des maisons grises, des curieux casaniers regardant défilier en rangs serrés la « colonie parisienne » prête à se disloquer; aux carrefours, une foule grouillante de petits bourgeois, de gens du peuple où se mêlent des paysans endimanchés; des courses folles et des cris aigus de camelots brandissant des papiers tout frais imprimés; les terrasses des cafés envahies, le cidre coulant à pleines bolées dans les cabarets; sur la place de la République, au milieu de laquelle se dresse, coulé en bronze, un grand homme local, des gendarmes, des troupes à pied et à cheval en tenue de campagne; une agitation générale, mais sans tumulte ni désordre... Une fin d'après-midi ensoleillée et chaude; les visages rougeoisent, les armes et les casques miroitent dans une poussière d'or, les clochers envoient à toute volée les joyeux carillons du samedi. Rennes a un air de fête. C'est jour de marché, et, comme, malgré tout l'appareil militaire déployé, nulle bagarre, nulle collision ne trouble la paix de la cité bretonne, on dirait une halle de grandes manœuvres coïncidant avec une grosse foire régionale.

« Devant la gailé de ce tableau, il faut déjà un effort de la pensée pour se souvenir que, à quelques centaines de pas de là, vient de se dénouer un drame judiciaire historique qui a passionné le monde entier; pour songer au poignant épilogue dont, en ce moment même, sont témoins la cellule de la prison voisine et la petite maison blanche de la rue de Châtillon... »

C'est mardi prochain que se réunit, au palais du Luxembourg, la Haute-Cour de justice.

Notre confrère le *Réformiste*, qui s'imprime suivant les règles de « l'orthographe simplifiée », rappelle à ses lecteurs le décret en vertu duquel cette Haute-Cour est convoquée; et voici comment, dans les colonnes du *Réformiste*, se présente le document :

« Le président de la République française,
« Sur le rapport du garde des sceaux, ministre de la Justice,
« Vu l'article 12, paragraphe 3, de la loi constitutionnelle du 16 juillet 1875;
« Le conseil des ministres entendu,

« Décrète :

« Article premier. — Le Sénat est constitué en Haute-Cour de justice pour statuer sur les faits d'atentat contre la sûreté de l'Etat et autres faits connexes, relevés à la charge de MM. Déroulède, Habert, Buffet, Guérin, Dubuc et autres et de tous autres que l'instruction fera connaître.

« Art. 2. — Le procureur général près la Cour d'appel de Paris remplira les fonctions de ministre public près la Haute-Cour, assisté de MM. Fournier et Herbeux, substitués du procureur général près la même Cour.

« Art. 3. — La Haute-Cour se réunira, au palais du Luxembourg, le 18 septembre 1899.

« Art. 4. — Le garde des sceaux, ministre de la Justice, est chargé de l'exécution du présent décret.

« Fait à Paris, le 4 septembre 1899.

« EMILE LOUBET.

« Par le président de la République :

« Le garde des sceaux, ministre de la Justice,

« MONIS. »

Nous voici encore à la veille d'un procès retentissant; je doute fort cependant qu'il partage la France en deux camps irréconciliables, car il ne s'agit, dans l'espèce, que d'une affaire financière. Le prince Jules de Bourbon d'Artois de France réclame à l'Etat la dot de Marie de Médicis son aïeule, capital et intérêts, et diverses bagatelles, entr'autres le château de ce nom, ravies à son « oncle bien aimé Henri V » par le gouvernement de Juillet.

Le prince, hâtons-nous de le dire, indique clairement qu'on ne le trouvera pas intraitable si le gouvernement propose une transaction; un bon bureau de tabac, par exemple, suffirait à désintéresser le « descendant légitime de soixante-troize chefs suprêmes ». Comme prix de « quinze siècles de gloire » donnés à la France, ce n'est vraiment pas trop cher.

Pauvres princes! décidément leurs affaires mar-

chent mal. Voilà-t-il pas que le plus noble de tous, Don Jaime de Bourbon, héritier légitime celui-là des couronnes de France et d'Espagne, jugeant trop maigre la pension annuelle de 20.000 francs que lui fait don Carlos, son père, se jette courageusement dans l'industrie! Il ne s'agit pas d'une association avec le cousin de Lunel qui « fait » dans les vins; Don Jaime veut embrasser la noble profession d'armateur, peut-être même, à l'exemple de son cousin d'Autriche, l'archiduc Othon, fendre les flots sur un navire marchand commandé par lui-même. Puisse la mer lui être plus clémente qu'elle ne le fut à son infortuné cousin!

Deux mois, deux mois à peine, nous séparent d'une échéance fatale, dont le seul avantage sera de mettre fin pour toujours aux échéances de toute nature qui affligent notre pauvre humanité. On nous annonce, en effet, pour le 13 novembre prochain, entre deux et cinq heures de l'après-midi, le dénouement définitif et sans remise de la comédie-drame qui se joue depuis des milliers de siècles sur notre globe. Le savant qui nous fait cette agréable prophétie est un homme considérable; il professe l'astronomie aux universités de Vienne et de Prague; son nom est Rodolphe Falb. Ce qui me console, c'est que M. Falb ne jouira pas de sa gloire de prophète; réduit à l'état de fine vapeur, de quoi gonfler un ballon de baudruche, il s'envolera dans les espaces en compagnie des autres mortels. Car, je ne l'ai pas dit, nous périrons par le feu; le déluge est tout à fait vieux jeu. M. Falb a décidé que nous entrerions en collision avec une comète égarée, et la chaleur de la rencontre sera telle qu'il ne restera rien des adversaires en présence, — pas même les bretelles, comme dans le fameux combat des deux Espagnols!

Donc, préparons-nous à bien finir. Je n'ai pas de conseils à donner; pendant ces deux mois qu'il nous reste à passer sur cette terre, faut-il se mortifier, vaut-il mieux se livrer à une fête énorme? Que chacun suive son penchant!

Un pays qui peut facilement décréter la gratuité de l'enseignement, c'est l'Amérique. On y jette des millions dans le tablier de *Palma mater*, comme nous jeterions des sous. Voici, par exemple, une M^{me} Stanford qui vient de donner trente-huit millions de dollars à l'université de Leland! Vous avez bien lu : 38 millions de dollars, 190 millions de francs. La difficulté sera peut-être de trouver un nombre suffisant de professeurs et d'élèves pour dépenser les revenus. L'étudiant est rare là-bas et puis sollicité de toutes parts par les universités rivales qui offrent gratuitement l'enseignement, le vivre, le couvert, et même le reste, dit-on, il n'a vraiment que l'embaras du choix.

Ce ne doit pas être amusant, Leland. Il est certain que l'Université de San-Francisco, une aimable ville, trouvera plus facilement des élèves. Cette université est encore à construire et c'est un architecte français, M. Bernard, qui a obtenu au concours l'honneur de l'édifier. Ce triomphe de l'art français nous flatte d'autant plus que depuis longtemps hélas! la victoire ne nous sourit guère, dans nos luttes internationales de la paix. M. Bernard, je n'en doute pas, saura faire une œuvre qui honore son pays; il n'a pas à regarder à la dépense puisque le devis de la construction s'élève à 40 millions de dollars. Notez que la majeure partie de cette somme est fournie gracieusement par une dame, M^{me} Phoebe Hurst. Il n'y a décidément que les Américaines pour se livrer à des libéralités de cette envergure; la raison en est peut-être qu'elles seules disposent de fortunes énormes; dans ces conditions-là, on peut donner sans compter.

Un sceptique, devant qui l'on critiquait un jour les abus de la publicité moderne, répondit qu'il ne fallait point médire de la publicité; qu'elle était utile à tout le monde; que le bon Dieu lui-même en avait besoin... Et il en citait comme preuve l'usage des cloches, sans lesquelles beaucoup de braves gens peut-être oublieraient qu'il y a des églises, et qu'il faut y aller prier.

Les protestants n'ont pas cette ressource. Leur religion n'admet point les cloches... Mais ils ont recouru, dit-on, en Amérique, à un procédé de publicité plus moderne: un prédicateur, dont les sermons n'étaient probablement pas très suivis, a eu l'idée géniale de les illustrer de projections lumineuses qui représentaient les paysages de la Terre-Sainte, et tout de suite s'est empressée autour de lui une clientèle d'auditeurs et d'auditrices qui ne le quitte plus. Ses sermons, si je puis m'exprimer ainsi, font le maximum.

Un autre révérend a préféré à ce système celui, plus alléchant encore, des *primes*! Il offre à ses auditeurs, à l'issue de certaines cérémonies, du thé, des sardines, et même un peu de tabac!

Enfin les journaux américains citent l'exemple d'un troisième pasteur qui, cet été, aurait organisé devant son temple — afin de réapprendre sans doute aux indifférents le chemin de la prière — des matches de boxe.

Le succès a été complet. Le brave pasteur s'est brusquement vu environné, assailli de sympathies qu'il ne soupçonnait pas; et l'on constate, paraît-il, dans son district, une appréciable recrudescence du sentiment religieux.

Mon Dieu! je ne prétends pas que ces procédés-là soient de nature à réussir chez nous. Cela est très américain, sans doute... Il n'en demeure pas moins que le système a réussi quelque part; qu'il pourra réussir ailleurs, et que si finalement la morale et la foi y trouvent leur compte, c'est nous qui avons tort de nous moquer!

Une souscription publique vient, dit-on, d'être ouverte en Angleterre, pour sauver le célèbre monument mégalithique de Stonehenge, près de Salisbury.

Nos voisins, en effet, sont à la veille de perdre ces vénérables vestiges dont ils sont justement fiers. Usant de son droit strict, sir Edmund Antrobus, le propriétaire du terrain où s'élèvent les blocs de granit colossaux datant de l'âge de bronze, en a consenti la vente, moyennant la somme de 3 millions, à un riche Yankee, lequel se propose de les transporter dans son pays. Mais, le marché n'étant pas encore ratifié, les compatriotes de sir Edmund Antrobus ne désespèrent pas d'obtenir la préférence grâce à une forte surenchère.

Il est curieux de constater l'indignation générale et l'élan de générosité provoqués chez un peuple de marchands par le mercantilisme d'un des siens. Ce mercantilisme, il est vrai, les choque surtout en raison de son caractère antinational.

À ce propos, je me souviens d'un bruit qui courut il y a quelques années. On racontait qu'un milliardaire transatlantique, déjà possesseur à Paris d'une superbe résidence dans le quartier de l'Etoile, avait émis la prétention d'acquiescer... l'Arc-de-Triomphe. Il y mettait le prix et fut d'autant plus étonné de voir ses offres repoussées, qu'il croyait rendre service au propriétaire du monument, c'est-à-dire à l'Etat, pour qui l'équilibre du budget est toujours un problème difficile à résoudre.

M. Max Régis voyage. On l'a vu à Paris, puis à Bruxelles, puis à Rennes, où il a fait admirer la livrée très algérienne de son cocher: chechia, veste de soie, pantalon de zouave... Et l'on s'est demandé: « Pourquoi M. Max Régis se promène-t-il chez nous? Et pourquoi semble-t-il tout d'un coup redevenu très sage? »

La raison qu'on en donne tout bas, dans les coulisses de la haute administration, est assez amusante.

M. Max Régis était en prison à Alger, et s'y ennuyait fort. Il avait déjà purgé la plus grande partie de sa peine (trois mois de détention sur quatre) et éprouvait, ce qui est assez naturel, une envie folle de s'en aller. Il le fit savoir au préfet.

M. Lutaud est homme d'esprit, et bon enfant. Il consentit à demander pour M. Max Régis la remise du mois de prison qui lui restait à faire, mais à une condition... c'est que l'agitateur antisémite irait prendre l'air sur le continent, et qu'on ne le reverrait plus à Alger avant l'hiver. *Donnant donnant!*

Max Régis adhéra, dit-on, le plus joyeusement du monde à cette proposition originale, et boucla sa valise. Et M. Lutaud lui signa son *exeat*.

N'est-ce pas charmant, — et bien moderne?

NOTES ET IMPRESSIONS

Il faut que les juges militaires marchent à la vérité, comme ils marcheraient au canon. ADOLPHE LAIR.

La paix d'une nation, c'est aussi une bataille gagnée. JULES CLARETIE.

On regarde toujours aux mains de celui qui tient le pouvoir. TOLSTOÏ.

Un diplomate qui s'amuse est moins dangereux qu'un diplomate qui travaille. G. DE PORTO-RICHO.

La mémoire, si peu docile à la volonté, se perd ou se retrouve au gré de l'intérêt et de la passion.

Le Français excelle à trouver un stimulant aux folies du jour dans les incertitudes du lendemain. G.-M. VALETOUR.

LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE

LE NOUVEAU SANATORIUM D'HENDAYE

La lutte que les médecins et les hygiénistes ont entreprise contre la tuberculose, cette lèpre des temps modernes qui revendique à elle seule, dans les grandes villes, près du quart de la mortalité générale, a passé par deux phases très caractéristiques.

Tout d'abord, sous l'influence de la découverte de la contagiosité de la maladie, on a dénoncé cette contagion et ses origines par le transfert des microbes issus des sécrétions des malades; et les hygiénistes ont pris à tâche d'éclairer le public contre ce danger; en même temps ils s'efforçaient d'obtenir des administrations publiques quelques mesures de désinfection indispensables, dans le but de réduire dans la mesure du possible la formation des poussières bacillifères, qui sont la source la plus répandue de la contagion.

Assurément cette campagne doit être très bienfaisante, et elle est encore bien loin d'avoir donné tout ce qu'on peut attendre d'elle.

Mais on a pensé depuis qu'il ne suffisait pas de protéger les personnes bien portantes, et que les malades eux-mêmes devaient être l'objet des préoccupations de l'hygiène. Les médecins ont montré que la tuberculose était une maladie guérissable, quand on savait la prendre à temps et lui opposer certaines influences curatives; et que, par suite, il y avait une indication formelle d'instituer ce traitement précoce, capable de sauver nombre de tuberculeux destinés à la phthisie; que, d'ailleurs, un excellent moyen de restreindre la contagion, c'était aussi d'empêcher l'évolution du mal chez ceux qui n'en présentaient encore que les premières atteintes.

Malheureusement, ce n'est pas par des médicaments que l'on peut ainsi éteindre sur place les premiers germes de la tuberculose. L'expérience a montré que c'est par les seuls agents naturels de l'hygiène qu'on peut obtenir ce résultat, par l'air pur, par une alimentation spéciale, par le repos.

Cette triple indication ne pouvait être réalisée, pour le plus grand nombre des malades, qu'en dehors des hôpitaux et du milieu familial; et elle a conduit à l'institution des sanatoriums, que l'on voit maintenant s'élever en grand nombre chez nos voisins, en Allemagne principalement, et dont nos médecins, au retour du récent Congrès de Berlin, s'efforcent de vulgariser la formule.

Des établissements disciplinés, fermés, aseptiques, où il soit possible de distribuer aux malades, à doses voulues, l'air et le repos, voilà ce que sont les sanatoriums. En Allemagne, on trouve déjà près de quatre-vingts de ces établissements en plein fonctionnement, dont trente-trois sont des sanatoriums populaires, pour pauvres, abritant plus de trois mille tuberculeux; et bientôt vont s'élever trente nouveaux établissements de cette catégorie. Ce sont les compagnies d'assurances qui en ont été les promoteurs, par mesure d'intérêt; car elles n'avaient pas tardé à s'apercevoir que les tuberculeux bien soignés, dans les conditions que nous venons de dire, au lieu de s'éterniser dans les hôpitaux et de grever leurs budgets, étaient capables de reprendre assez rapidement leur travail, et même d'obtenir une réelle guérison. Le Bureau d'hygiène de Berlin a établi en effet que, par l'hospitalisation précoce et forcée de 12.000 ouvriers tuberculeux, 9.000 avaient pu, au bout de trois mois de traitement, reprendre pendant trois ans leur travail interrompu. De ce fait, les caisses d'assurance auraient réalisé un bénéfice de plus de huit millions de francs.



Le nouveau Sanatorium de la Ville de Paris, à Hendaye.

En France, nous n'en sommes pas encore là, et c'est à peine si nous comptons quatre établissements de ce genre: le sanatorium marin de Berck-sur-Mer, les hôpitaux d'Ormesson et de Villepinte, et le nouveau sanatorium marin d'Hendaye, qui vient d'ouvrir ses portes.

C'est au Conseil municipal de Paris que revient l'honneur de la première fondation de cette nature. C'est à lui qu'est due l'institution de Berck-sur-Mer en 1868, et c'est lui qui, en 1891, voyant l'insuffisance de ce premier établissement, a décidé la création d'un nouveau sanatorium, dans un climat différent, pour offrir aux médecins le moyen de réaliser les diverses indications du traitement.

Actuellement, le Sanatorium de Berck-sur-Mer est plutôt réservé aux enfants scrofuleux, aux tuberculoses ganglionnaires, justiciables d'opérations chirurgicales, et le Sanatorium d'Hendaye recevra particulièrement les enfants atteints de tuberculoses osseuses, chez lesquels on ne prévoit pas la nécessité de l'intervention chirurgicale. La durée du séjour y est fixée à trois mois, six mois au plus.

Les constructions d'aspect simple, peu coûteuses, s'élèvent sur un terrain de près de quatre hectares, encadrées, comme le montrent nos photographies, dans un milieu merveilleux, aux confins de l'Espagne, protégées contre les vents violents, baignées dans cet air ensoleillé, privé de poussière, lequel est un des agents les plus actifs de la cure de la tuberculose.

Malgré son installation confortable, et qui réalise de tous points les prescriptions de l'hygiène hospitalière moderne, le Sanatorium d'Hendaye n'a pas coûté un million (exactement 699.180 francs), terrain d'achat compris, ce qui n'est pas excessif, et met le prix de

revient d'un lit à 2.913 francs. Deux cents enfants, garçons et filles, y peuvent trouver place; et il n'est pas douteux que tous les lits ne soient occupés, si l'on en juge d'après l'accueil fait par la population parisienne à l'établissement de Berck, qui passe, à juste titre, pour opérer de vrais miracles contre la scrofulo-tuberculose.

Certes nous sommes encore bien éloignés de posséder les sanatoriums pour phthisiques dont l'étranger nous donne l'exemple, et dont la création s'impose, puisque nous savons maintenant qu'il est impossible de guérir des tuberculeux à l'hôpital, et que le traitement des tuberculeux pauvres à domicile, tout aussi illusoire, est en outre une source de contagion certaine pour la famille.

Mais le premier pas est fait, et les efforts de la Municipalité parisienne seront d'un excellent exemple, que d'autres municipalités voudront sans doute imiter. Déjà la ville de Lyon, suscitée par l'initiative privée, a décidé la création d'un établissement de cette nature à Hauteville, dans l'Ain. On commence par vouloir sauver les petits: c'est la réalisation de la première indication, le traitement précoce du mal, à une période où il est encore facile de l'enrayer.

Espérons, quand les petits seront pourvus, que l'on s'occupera des grands, et qu'alors surgiront de tous côtés les sanatoriums pour phthisiques pauvres, qui seront les léproseries modernes, où les sources de la contagion seront taries, et où seront obtenues ces nombreuses guérisons qu'il n'est pas possible d'espérer en dehors de leur milieu.

Nous savons d'ailleurs que la Ville de Paris fait construire en ce moment à Angicourt, dans le département de l'Oise, un hôpital pour phthisiques, ce qui est le premier pas fait dans cette voie de salut public. D. H.



Vue générale d'Hendaye: La Bidassoa et, au fond à droite, Fontarabie sur la côte d'Espagne. — Phot. Meys.



Le commandant Carrière commissaire du gouvernement, prononçant son réquisitoire

L'AFFAIRE DREYFUS A RENNES

Rennes, samedi 9 septembre.

Quand paraîtront ces dernières notes d'audience, le dénouement du grand drame judiciaire qui a duré tout un mois sera déjà vieux d'une semaine. Certes, on ne l'aura pas oublié, on le commentera passionnément encore; mais combien de détails d'un vif relief, vus de près, se seront effacés dans l'éloignement de la perspective! Je ne reviendrai donc que pour mémoire sur les faits antérieurs à l'acte final.

D'ailleurs, dès la séance du jeudi 7, l'action, jusqu'à ce jour ralentie par des complications et des digressions incessantes, commençait à se précipiter vers ce dénouement si impatientement attendu. Les défenseurs, l'auditoire donnaient des signes de lassitude et de nervosité; du côté du conseil, le désir d'en finir était manifeste. Risquée avec une évidente témérité par M. Labori, l'idée de recourir aux témoignages de MM. de Schwartzkoppen et Panizzardi surgit à l'improviste, grosse de surprises, puis, tout à coup creva comme une bulle de savon. Une suprême intervention du général Mercier, ayant à cœur de ruiner la déposition du capitaine Freytag, faillit déchaîner une tempête; mais M. Demange, en homme avisé, s'empressa d'étouffer l'incident.

Enfin, les dépositions sont terminées. Après une suspension de séance, le président donne la parole au commissaire du gouvernement pour son réquisitoire.

Aussitôt, d'un mouvement d'ensemble, comme au commandement, tous les officiers présents en qualité de témoins se lèvent et quittent la salle, obéissant aux instructions du ministre de la guerre qui leur a enjoint, leur rôle devant la justice une fois rempli, de s'éloi-

gner sans délai. Ils défilent lentement, silencieusement, les généraux en tête, l'archiviste Gribelin fermant la marche; ils disparaissent... Et leur brusque sortie surprend ainsi qu'un coup de théâtre dont l'effet, eux partis, se prolonge à la vue du vide qu'ils laissent dans l'enceinte où ils tinrent une si grande place.

Debout au banc du ministère public, le commandant Carrière parle maintenant. Pas de mouvements oratoires, mais une élocution soigneusement accentuée, une mimique expressive soulignant les points les plus saillants d'un exposé précis et méthodique où sont énumérés les charges et les témoignages favorables. Il conclut à la culpabilité.

M. Demange a consacré deux séances au développement de ses moyens de défense.

Sa plaidoirie, d'une habileté consommée, d'une dialectique serrée, d'une chaleur émue, est un morceau d'éloquence magistral, digne de la réputation de l'éminent avocat; elle arrache des larmes à Dreyfus, elle force l'admiration de ceux-là mêmes qu'elle ne réussit pas à convaincre.

Arrivé au terme de sa péroraison, l'orateur se tournant vers le public, lance cette apostrophe :

« Quant à vous, c'est à vous que je m'adresse, qui que vous soyez, Français! que vous soyez avec moi ou contre moi. En m'inspirant de cette sublime pensée de M. Mornard devant la Cour de cassation, je vous dirai à tous : Nous sommes Français, par conséquent soyons unis dans une même communion, l'amour de la patrie, l'amour de la justice, l'amour de l'armée! »

Cet appel vibrant provoque dans l'auditoire des applaudissements que le président ne songe pas à réprimer.

M. Labori renonce à la parole; mais le commissaire du gouvernement ayant exprimé le désir de répliquer, la suite des débats est renvoyée à l'après-midi.

Reprise de la séance à 3 heures. Salle comble. Très brève, la réplique du commandant Carrière se résume ainsi :

« Vous avez entendu de très nombreux témoignages, faites-en par la pensée deux groupes: l'un, de ceux qui réclament l'acquiescement et l'autre, de ceux qui réclament la condamnation. Pesez l'importance morale de chacun, puis jugez dans toute l'indépendance de votre caractère, avec votre fermeté de soldats. »

D'une voix altérée par la fatigue et par l'émotion, le défenseur adjure le tribunal de ne pas élever à la hauteur d'une preuve les possibilités et les présomptions apportées devant lui, puis il s'écrie: Mon dernier mot est celui que je jetais ce matin à la face de tous: « J'ai confiance en vous, parce que vous êtes des soldats! »

A son tour, d'un ton mesuré, s'efforçant de conserver jusqu'au bout l'impassibilité apparente qui rarement l'abandonna au cours de ces longues semaines passées sur la sellette, l'accusé prononce les paroles suivantes :

« Je ne dirai qu'une chose bien simple, c'est que je suis absolument sûr, j'affirme, devant mon pays, devant l'armée, que je suis innocent. C'est dans l'unique but de sauver l'honneur de mon nom, l'honneur du nom que portent mes enfants, que j'ai souffert pendant cinq années les plus effroyables tortures; ce but, je suis convaincu que je vais l'atteindre aujourd'hui, grâce à votre loyauté et à votre justice. »

— C'est tout ce que vous avez à dire? demande le président.

— Oui, mon colonel.

Le conseil se retire pour délibérer. Dreyfus, toujours raide, suit de son pas automatique le capitaine de gendarmerie qui l'emmène hors du prétoire où il ne reparaitra plus.

Une heure et demie de délibération; une attente mortelle. Il est cinq heures moins un quart quand le conseil rentre en séance. Le commandement de « Présentez armes! » et le rythme sec des fusils retentissent au milieu d'un silence solennel. Une anxiété poignante oppresse les poitrines, retient les souffles, tend vers le tribunal les visages contractés.

Très pâle, avec une légère crispation de la bouche, qui tord sa longue moustache blanche, le colonel Jouaust lit la sentence : « Au nom du peuple français, ce jourd'hui 9 septembre 1899... à la majorité de cinq voix contre deux, oui l'accusé est coupable... Circonstances atténuantes... Dix ans de détention... Dégradation militaire... »

Pendant cette lecture, M. Demange reste atterré, les yeux baissés, les mains jointes. M. Labori et son secrétaire, M. Hild, sont consternés. Dans l'auditoire, pas une manifestation, pas un cri. En présence du Conseil, qui demeure en séance jusqu'à la complète évacuation de la salle, le public se retire en bon ordre. C'est fini.

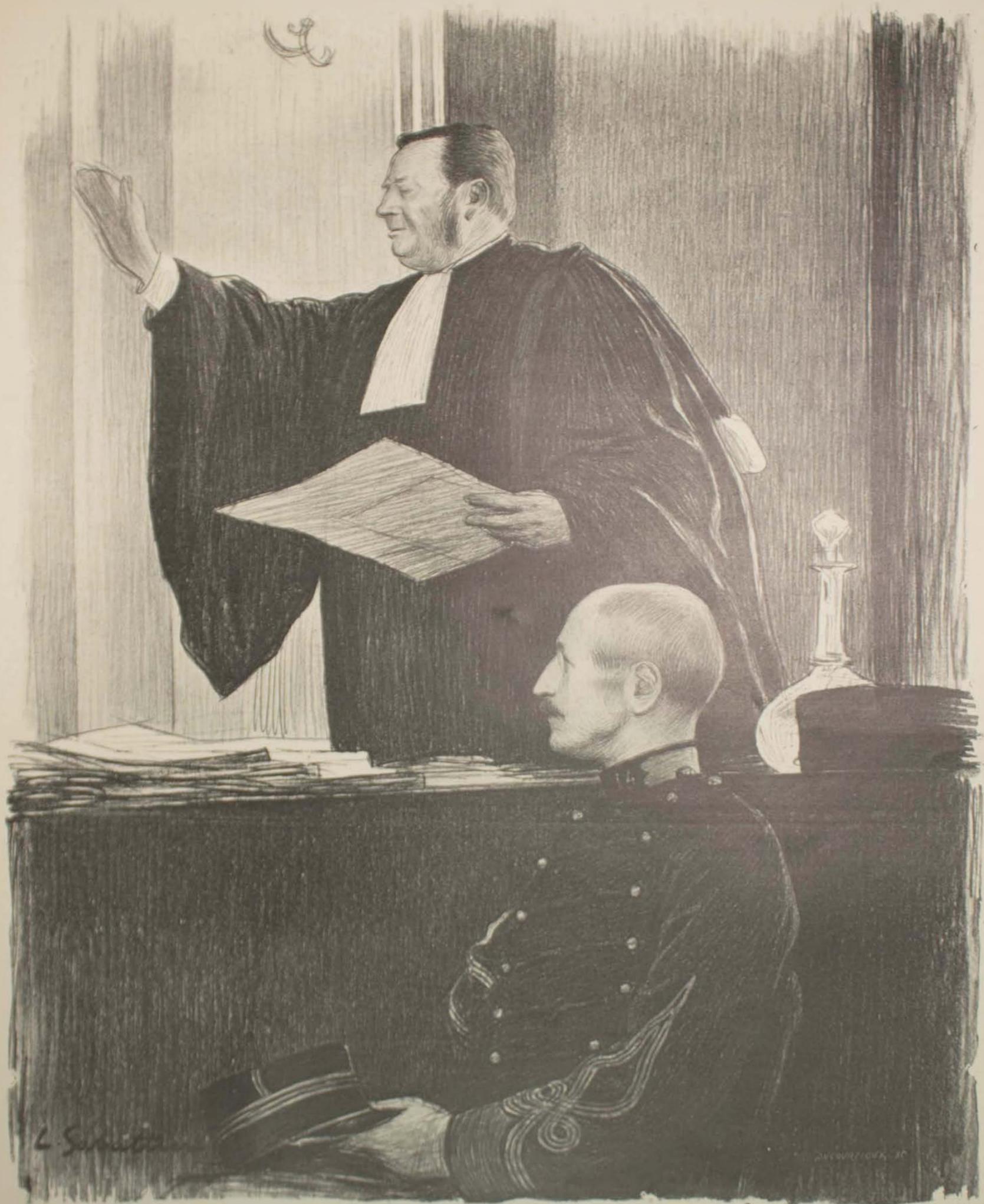
Ces dernières séances du 8 et du 9 ont offert un spectacle inoubliable.

Aux abords et à l'intérieur du lycée, des mesures rigoureuses avaient été prises pour la répression immédiate et énergique de toute démonstration tumultueuse. Dans les rues voisines, de triples cordons de troupes; massés sur la place de la République, un gros d'artilleurs et de dragons, prêt à intervenir au premier signal; au seuil de l'unique porte accessible au public et à la presse, le poste doublé, des agents de la sûreté dévisageant chaque arrivant et palpant ses vêtements; dans la salle d'audience, des gendarmes intercalés parmi les rangs pressés des spectateurs.

Ces mesures, Dieu merci! ont gardé jusqu'au bout leur caractère préventif. La journée s'est achevée sans



M. Trarieux.

M^e Demange prononçant sa plaidoirie.

troubles ni désordres, et à l'heure où je clos cette correspondance, le lycée désert a déjà retrouvé la paix silencieuse des vacances.

EDMOND FRANK.

On sait que le condamné de Rennes a signé son pourvoi en révision, et que le pourvoi doit venir devant le conseil de révision siégeant à Paris.

Les conseils de révision sont composés, aux termes du décret du 9 juin 1857, d'un président, général de brigade, et de quatre juges : deux colonels ou lieutenants-colonels, deux chefs d'escadrons.

Il y a, près de chaque conseil, un commissaire du gouvernement (officier supérieur) et un greffier.

Le président et les juges du conseil de révision sont pris parmi les officiers en activité dans la division où

siège le conseil et nommés par le général commandant la division.

Le condamné qui dépose un pourvoi ne comparait pas devant le conseil.

Le conseil examine, avec l'avocat du condamné, tout le dossier qui lui est soumis; mais cet examen se borne exclusivement aux formalités de la procédure et ne porte pas sur le fond.

E. F.

MENSONGE BLANC

Frédéric de Latour-Malet, bien et richement marié, père d'une charmante petite fille, assuré d'une vie facile et confortable, n'hésita pas à sortir de son repos, dont il était fort épris, quand un sien cousin mourut, laissant un fils orphelin, sans la moindre fortune. Ce dernier se nommait Antoine de Latour-Malet. Il était élève de troisième dans un établissement de province.

« L'oncle Frédéric » tenait beaucoup à sa tranquillité. Son mérite fut grand de recevoir chez lui, pendant les vacances, le turbulent garçon qui, dans la première journée, causa plus de bruit, souleva plus de poussière et déranger plus de meubles que trois maîtres et une demi-douzaine de domestiques n'avaient fait, depuis la naissance de la jeune Winnifrede, qui allait sur ses huit ans.

Celle-ci considéra ce déchaînement de jeunesse avec une mine si drôle, qu'Antoine, tout à coup, prit dans ses bras la charmante créature, petite, fraîche et mignonne, la souleva de terre, l'emporta au bout de la maison dans un galop furieux, et la remit à terre toute chiffonnée, après l'avoir étouffée de baisers.

— Toi, tu es trop gentille! dit-il en manière d'explication.

Le lendemain, Antoine, levé de bonne heure, s'en alla faire un tour aux écuries du château, qu'il avait à peine eu le temps de visiter la veille. Comme il revenait au logis, poussé par une faim d'écolier et l'espoir d'un premier déjeuner plus friand que la soupe du collège, il entendit Winnifrede qui sanglotait. S'approchant de la fenêtre ouverte, il comprit bientôt la cause de ce désespoir : l'enfant refusait de prendre « son huile de foie de morue ».

— Et c'est tous les matins comme ça! gémit la gouvernante. Mademoiselle sait pourtant qu'il faut la prendre.

D'un bond, Antoine franchit la fenêtre et dit à la gouvernante, de l'air le plus sérieux :

— Je sais comment il faut faire pour la décider. Laissez-nous seuls. Elle m'écouterà. Vous allez être étonnée de sa docilité. Mais, si vous restez là, je ne pourrai en venir à bout.

Ce jeune diplomate prit la cuiller d'une main, la fiole de l'autre, grave comme un interne d'hôpital, si bien que la gouvernante se retira, sachant d'ailleurs que les petites filles ont d'étranges lubies. Quand elle revint, une minute après, la fiole avait diminué d'un doigt, et Winnifrede, le mouchoir sur la bouche, dévorait consciencieusement ses pastilles. Dès lors, chaque matin, Antoine fut chargé d'administrer à sa cousine le remède nauséabond, et, chaque matin, le brave garçon l'avalait, laissant les bonbons à sa complice, dont on devine l'adoration croissante pour ce héros.

Quand les vacances touchèrent à leur terme, Vinette — c'était son nom dans l'intimité — pleura beaucoup au départ de son cousin. Pendant des années, ils vécutent comme frère et sœur, huit ou dix semaines par an.

De son collège, Antoine rapporta... un diplôme de bachelier, Frédéric de Latour-Malet lui tint ce discours plein de bon sens.

— Mon ami, tu n'as qu'une chose à faire : l'engager à la limite d'âge, pour être libre de toute obligation à vingt-un ans, et pouvoir commencer la vie d'un homme qui doit se suffire à lui-même. J'ai été bon pour toi tu ne m'en as jamais fait repentir, ce qui me donne le droit de te parler en toute franchise, sans être accusé d'avoir mauvais cœur. Eh! bien, mon cher garçon, pendant l'année qui te sépare de la caserne, il ne faut pas rester ici. La vache enragée paraît d'autant moins dure que les dents sont plus jeunes.

— Mon cher oncle, dit Antoine, vous avez mille fois raison. Il ne me reste plus qu'à entendre la conclusion pratique de votre petit discours. Vous verrez comme je suis raisonnable! Dans une heure, s'il le faut, je serai en route. Mais encore faut-il le savoir où j'irai. Vous-même, le savez-vous?

L'oncle Frédéric exposa son plan. Il était gros actionnaire d'une compagnie française de pétrole, ayant ses puits sur la mer Caspienne. C'était, pour Antoine, un but de voyage tout trouvé. On réservait au jeune homme un emploi facile et, naturellement, peu rétribué; mais il ne s'agissait, pour le moment, que de voir et de se faire connaître. Sans doute il y a un peu loin de Paris à Bakou. Mais, pour un Latour-Malet résolu à porter la blouse du travailleur, il est plus agréable de la porter à bonne distance du boulevard. Ces considérations pleines de justesse furent allégrement admises par le jeune

homme, qui se mit à ses préparatifs avec un sang-froid de bon augure.

Cette année d'épreuve passa vite; surtout elle passa bien. Antoine revint, bronzé par le soleil du Caucase, un peu vieilli par le semblant de responsabilité qu'il avait eue, mais distingué, charmant par son caractère gai, teinté de *humour*, optimiste envers et contre tout.

Sans se donner le temps de succomber au sommeil de Capoue, le jeune pétroleur, comme il s'appelait lui-même, prit la brosse et l'étrille dans un régiment de cavalerie d'une ville de l'Est. Il y fit son chemin sans éclat, par contre sans punitions. Vers le milieu de sa deuxième année, il débarqua chez les Latour-Malet avec un beau galon d'argent sur sa manche. M^{lle} Winnifrede, alors sur ses quinze ans, oublia de lui sauter au cou.

La scène se passait en présence de la famille.

— Quoi! s'écria Antoine, déjà! On prend des airs de grande personne! Allons! viens m'embrasser, tout de suite!

Comme elle s'obstinait à refuser, le sous-officier dit à son oncle et à sa tante :

— Je sais le moyen de « la faire chanter ». Vous allez voir! Toi, viens dans ce coin, que je te dise deux mots à l'oreille.

Charmée, au fond, par ces allures de tyran, la fillette obéit. Antoine, avec la pose et le visage d'un traître de mélodrame, lui murmura cette menace :

— Tu vas m'embrasser, bien gentiment, ou je raconte comment tu *carollais* ton huile de foie de morue, jadis, à la campagne.

Elle s'exécuta, toute pâle, de frayeur sans doute.

— Maintenant, dit le jeune homme, c'est fini, ma petite Vinette. Nous ne nous embrasserons plus, puisque nous avons fait la bêtise de grandir tous les deux. Parole d'honneur, je ne te demanderai plus de me donner tes joues! N'aie pas peur; n'aie jamais peur de moi, pas plus que de ton père, pas plus que de ton frère, si tu en avais un. Et maintenant, Vinette est morte. Vive mademoiselle de Latour-Malet!

Il s'était incliné devant elle, en disant ces mots. Prenant la petite main rouge de l'adolescente, il la porta à ses lèvres. Les gens d'expérience décideront si le baiser sur les joues était plus dangereux que le baiser sur les doigts.

Le beau cousin, dégagé de tout devoir militaire, sembla fort pressé de regagner son puits à pétrole, où ses anciens chefs ne demandaient qu'à lui rendre son emploi revu et augmenté. Winnifrede, à ce nouveau départ, ne versa aucune larme. Dans ses jolis yeux couleur de myosotis, ce fut une lueur singulière qui brilla, lorsque son père conclut, en parlant du voyageur dont la voiture s'entendait encore dans la rue :

— Il n'y a pas à dire; c'est un homme!

Après deux ans de séjour au bord de la Caspienne, Antoine eut un congé qu'il vint passer chez son oncle et chez sa tante. On aurait pu croire qu'il s'en était séparé le jour précédent. Il reprit, dès la première heure, sa place et ses habitudes, sauf qu'il témoignait pour le monde un éloignement dont il ne cachait pas la raison.

— Je n'aime pas le monde, expliquait-il, parce que je ne suis pas « du monde ». Les mains blanches font paraître les miennes plus noires. Aussi bien, ce n'est pas la peine de me remettre à cette vie, pour la quitter presque aussitôt.

— Dépêche-toi de faire fortune, lui répondit un jour l'oncle Frédéric. Tu reviendras parmi nous.

— Oh! la fortune! A cinquante ans, si je ne suis pas mort de la fièvre ou du choléra, mes économies, jointes à mes deux mille livres de rente, me permettront d'acheter une maisonnette en province. Mais ne croyez pas que je suis malheureux. Là-bas, j'ai des plaisirs que ne connaissent pas les millionnaires d'ici. Quelles parties de chasse! Mon premier ours, Winnifrede, sera pour vous, je veux dire sa peau.

Winnifrede, qui avait alors dix-sept ans, répondit qu'elle refusait d'avance, formellement, tout cadeau de ce genre.

— Tu es bien dégoûtée! lui dit son père. De plus grandes dames que toi seraient fières de se promener sur la fourrure d'un ours tué pour elles, par un cousin.

— Il pourrait arriver, observa la jeune fille, que ce serait l'ours qui tuerait le cousin, pour moi.

— Le compliment aurait encore plus de valeur, dit Antoine en riant.

— Vous savez, mon ami, que je n'aime pas les compliments. Donc je ne veux être responsable ni du trépas de l'ours, ni du vôtre.

— Comme il vous plaira, fit Antoine. Mais je tuerais l'ours tout de même.

Deux autres années se passèrent, suivies d'un nouveau congé d'Antoine. Il arriva, l'air fatigué, et quelque peu découragé. La Compagnie, qu'il servait avec zèle, en mettait peu à augmenter ses appointements. Malgré tout, le lendemain de son arrivée, comme on achevait le déjeuner en famille, il tira de sa poche un petit paquet, formé d'un morceau de vieux journal, qu'il déposa sur l'assiette de sa cousine. Le papier défait laissa voir une douzaine de jolies pierres bleues.

— Bakou, expliqua-t-il, est un grand marché de turquoises. Ceci, ma chère Winnifrede, est mon cadeau de nocces.

— Quelles nocces? demanda la cousine, que cette galanterie parut toucher fort peu.

— Mais, les vôtres... quand elles auront lieu.

— Je voudrais bien savoir, fit-elle, ce qui vous presse tant de me voir mariée.

— Oh! je ne suis pressé en aucune façon, d'autant moins que j'ai, sur le mariage, des idées... Quoi qu'il en soit, vous vous marierez quelque jour, l'année prochaine ou dans dix ans. Veuillez donc, ma chère amie, garder ces cailloux afin qu'ils figurent, le moment venu, dans l'étalage des merveilles. Tâchez, mon oncle, que le journal qui publiera la liste me mette en bon rang.

Winnifrede, malgré ces plaisanteries, déclara qu'elle n'acceptait pas les cadeaux de mariage, alors qu'elle ne songeait nullement à se marier. Antoine riposta qu'on voit des gens s'acheter un terrain et se bâtir un caveau, alors qu'ils ne songent nullement à mourir. Il ajouta, en remettant les turquoises dans sa poche :

— Vraiment, cousine, je n'ai pas de bonheur avec vous. Déjà vous m'avez laissé pour compte ma peau d'ours... A propos, vous savez, j'ai tué l'animal.

— Est-ce possible? s'écria l'oncle Frédéric. Tes lettres n'en ont jamais parlé. C'est pourtant ce qu'on peut appeler un beau coup de fusil!

— Ce n'est pas un coup de fusil, corrigea Antoine. Au Caucase, on fabrique spécialement, pour ce sport, des coutelas de cinquante centimètres de long. Vous laissez venir l'ours qui, en approchant de vous, se dresse sur ses pattes de derrière, offrant sa poitrine sans défense...

— « Sans défense » est joli, apprécia le comte de Latour-Malet.

— Je vous assure qu'une lame entre là comme dans du beurre, affirma Antoine. J'ai eu pour professeur un prince circassien, dont les vastes domaines sont peuplés d'ours — entre nous, c'est leur principal rapport — et dont je suis devenu l'ami.

Winnifrede, devenue pâle au commencement de l'histoire, fit cette question, tandis que de belles couleurs remontaient à ses joues :

— Le prince a-t-il au moins une fille?

— Une fille? Il en a cinq, le malheureux! Et, depuis que la Russie accorde une protection efficace aux caravanes, les revenus de mon noble ami, considérables du temps de ses ancêtres, sont fort diminués.

— Ils arrêtaient donc les caravanes?

— Fi donc! Les caravanes s'arrêtaient bien d'elles-mêmes. Le château de Goudaour domine la route, si heureusement et de si haut, qu'un moellon gros comme le poing, tombé du sommet des mâchicoulis casserait les reins à un cheval. Quant à faire un détour, c'était chose impossible, à cause d'un torrent qui gronde à quelques centaines de pieds au bas de la route. Le meilleur était encore, pour les marchands de la caravane, de parlementer avec le trésorier de Son Excellence.

— Voilà une fortune bien acquise! Moi, si j'étais homme, je me ferais conscience d'accepter une dot puisée à pareille source.

— Oh! ma cousine, vous soulevez un cas de conscience purement imaginaire. Les princesses n'ont pas de dot. Sauf quelques milliers de moutons, l'aspirant à la main d'une des filles de mon ami ne pourrait attendre aucun avantage matrimonial.

— Au moins, sont-elles jolies?

— Pas jolies, mais belles. Des beautés brunes, toutes pareilles l'une à l'autre, et à leur défunte mère, avec des nez d'aigle et des sourcils noirs, qui se rejoignent à la naissance du nez. Elles portent encore, dans les grandes occasions, la coiffure nationale, une toque en forme de diadème, qui les rend fort imposantes. Je vous assure qu'on n'a pas envie de flirter. Joignez à cela que le prince Goudaour n'entend pas raillerie sur le flirt.

Seul au fumoir avec son oncle, Antoine lui dit :

— Je n'aurais jamais cru que vous auriez la joie de conserver ma cousine jusqu'à ses vingt ans.

— C'est elle qui ne veut pas nous quitter. On la demande : elle refuse, quelquefois sans connaître le monsieur. Les jeunes filles d'aujourd'hui sont incroyables. Positivement on dirait que le mariage leur fait peur.

— Il me fait peur à moi aussi, cher oncle. Quant au pétrole, entre nous, je commence à en être fatigué. Demain, si je trouve une autre occupation amusante, et suffisamment nourrissante, je la prendrai, dût-elle m'emmener en Chine. Vous voyez quel homme je suis !

Quelques jours après le départ d'Antoine, M. de Latour-Malet répéta en famille cette conversation.

— On se demande, fit la comtesse, comment notre famille a pu produire ce bohème.

— Bohème ! protesta Winnifrède. Ce n'est pas un bohème, c'est un égoïste. Je connais ce type-là.

— Vraiment ? lui répondit son père. Fais-moi donc le plaisir de citer un autre échantillon de « ce type-là », parmi les beaux petits messieurs de ta connaissance. Mais tu ne manques jamais une occasion d'être sévère pour ton cousin !

Débarqué à Batoum, comme à l'ordinaire, Antoine avait pris, à neuf heures du matin, le train pour Bakou. Dans son compartiment, de jeunes Imérétiens menaient grand bruit au milieu d'une fumée lourde de tabac parfumé.

Déjà il roulait depuis quatre heures, lorsque, à l'embranchement de Koulaïs, une halte plus longue lui permit de se déraidir les jambes. Il se mit à faire les cent pas le long du train.

Tout à coup, une main puissante posée sur l'épaule d'Antoine fit plier ses genoux. Il se retourna ; c'était le prince Goudaour, qui allait et reson compagnon de route jusqu'à Tiflis.

Goudaour, qui connaissait Paris, fut charmé d'avoir des nouvelles toutes fraîches de la plus belle des capitales. Mais bientôt il interrogea Antoine sur les propres affaires de celui-ci. Le jeune homme ne déguisa pas ses impressions mélancoliques.

— Je n'aurais jamais cru, dit le prince, que vous seriez retourné dans cette fournaise de Bakou. Je suppose que l'on vous y couvre d'or.

— Pas tout à fait, répondit le jeune homme. Quoi qu'il en soit, si l'on m'offrait, ailleurs qu'à Bakou, la moitié seulement de ce que je gagne dans mon usine, je n'hésiterais pas à émigrer.

— Venez chez moi, dit Goudaour de sa belle voix chantante. Les nobles ne sont pas faits pour travailler. Vous aimez la chasse : il y a encore des ours dans mes forêts ; vous n'en avez tué qu'un. Je ne connais pas moi-même le nombre des chevaux qui usent leurs sabots sur les cailloux de mes pâturages : vous pourrez galoper du matin au soir.

— Je me sens fort capable de travailler, en dépit de mes parchemins, répondit Antoine. Ils me gêneraient, en revanche, pour accepter gratuitement le pain des autres.

— Qu'à cela ne tienne ! fit Goudaour en caressant de sa main fine et brune la soie mélangée de sa longue barbe. Si vous voulez gagner mon hospitalité, rien ne serait plus facile. Vous sauriez probablement comme il faut faire pour vendre des moutons et des chevaux, puisque vous vendez du pétrole. Moi, je n'ai jamais pu. Je n'ai pas d'intendant : si j'en avais un, il me volerait. Ne voyez-vous pas comme vous pourriez m'être utile ? Nous jouerions au trictrac les jours de pluie. Vous parleriez français avec les princesses, mes filles, qui n'en savent que quelques mots, et qui meurent d'envie de l'apprendre. Allons ! venez ! Ensemble, nous pouvons quitter le train à Tiflis. Vos marchands de pétrole se tireront d'affaire sans vous.

Ces offres séduisantes ne décidèrent pas Antoine. Il y avait des objections. Le prince, quand il avait bu, n'était pas facile à vivre. En tout temps, il était fort pauvre. Le rôle de majordome, combiné avec celui de chambellan, complété par celui de professeur de langues, n'était pas plus séduisant, pour être dépourvu, selon toute vraisemblance, d'appointments réguliers. Bref, le prince monta seul dans sa tarantass, à onze heures du soir, après une solide réfection au buffet de Tiflis. Antoine continua son voyage, qui devait durer vingt heures de plus.

Quand il se présenta, dès son arrivée à Bakou, devant son chef de service, il s'entendit reprocher qu'il était en retard sur l'expiration de son congé. Il répondit :

— Je n'ai pas perdu cinq minutes à partir de Batoum. La preuve, c'est que j'arrive avec les dépêches qu'apportait le bateau, qui est en retard.

Ses explications n'empêchèrent qu'il fut frappé d'une amende pour défaut d'exactitude. Cette puni-

tion, sans importance, mais contraire à toute justice, mit sa patience à bout. Quand il sortit des bureaux, sa démission était acceptée. Le lendemain, il écrivait à Goudaour : « J'accepte vos offres. » Quelques jours après, il débarquait au château, à peu près dégrisé de sa colère, ce qui lui permettait d'apercevoir le côté bizarre, insensé pour mieux dire, de sa résolution.

Les princesses lui souhaitèrent gracieusement la bienvenue, sans se départir toutefois des airs de reines qui les quittaient rarement. Lorsque Antoine baisa la main de l'aînée, qui se nommait Tamar, et qui comptait seule dans la maison, en vertu du droit d'aînesse, les fiers sourcils noirs se détendirent pendant une seconde. Il sembla même au jeune homme que les doigts de la châtelaine avaient frêmi légèrement. Comme on peut croire, il se promit de ne pas abuser de ces dispositions bienveillantes. Il savait trop bien ce qu'il en coûtait de flirter avec la princesse Tamar, dans une contrée où la vie d'un homme n'est pas à son prix.

On lui avait préparé la chambre d'honneur, la seule, à vrai dire, qui fût à peu près habitable. Il refusa énergiquement de l'occuper, bien qu'elle eût été la sienne deux fois déjà.

— Aujourd'hui, exposa-t-il à Goudaour, je ne suis plus votre invité, mais votre intendant. Permettez que je me loge à ma guise.

Après une visite domiciliaire, Antoine finit par découvrir une pièce moins délabrée que les autres, dont une massive armoire de fer composait, pour l'heure présente, l'unique mobilier. C'était là, évidemment, que le trésorier enfermait jadis les espèces monnayées, voire même les bijoux de valeur, que les caravanes laissaient derrière elles, au temps où les revenus florissaient. Le soir même, Antoine couchait dans sa trésorerie. Avant de chercher le repos, il enferma dans l'armoire de fer sa fortune personnelle, qui s'y trouva fort au large. La porte rouillée, en se refermant, grinça comme un éclat de rire sarcastique.

— Espèce de vieux bahut, ne fais donc pas tant le dégoûté ! grommela Antoine. Il y a un demi-siècle que tu n'avais vu tant d'argent !

Le nouvel arrivé commença ses fonctions le lendemain... par une partie de chasse au faucon. Les cinq princesses formaient un fier escadron d'amazones. Antoine montait bien, même sur le terrain difficile des versants du Caucase. La princesse Tamar lui fit la grâce de le garder près d'elle, comme gentilhomme d'honneur. Elle prit, en cette occasion, sa première leçon de français, dont l'intérêt sembla faire tort aux émotions de la fauconnerie. Les autres princesses, moins studieuses, galopèrent au loin à la suite de leur père. Il fut aisé de voir, du reste, au bout de peu de jours, qu'elles comptaient s'en tenir aux langues russe et iméréthienne. Le professeur-intendant n'avait qu'une élève sérieuse ; la belle Tamar. Il dut bientôt la faire souvenir que d'autres devoirs réclamaient une partie de son temps.

Ces devoirs, à vrai dire, étaient assez confus. Rien n'est difficile comme d'administrer une fortune qui consiste en chevaux et en moutons confinés dans des pâturages inaccessibles. Ce ne fut pas sans des luttes prolongées contre tout le monde, à commencer par le prince, que l'obstiné Antoine parvint à diriger sur le marché de Tiflis quelques troupeaux de bêtes à laine, quelques bandes de poulains. Il resta, toutes dépenses payées, un peu d'argent que le fidèle Latour-Malet versa entre les mains de Goudaour.

Celui-ci en éprouva une stupéfaction profonde. Jamais il n'avait pensé que l'entreprise d'Antoine pouvait réussir ; mais ce qui l'étonnait le plus était de voir un intendant probe.

La somme, hélas ! peu considérable, ne servit ni à refaire les toits, ni à fermer les fenêtres, ni même à commencer, dans l'armoire de fer, l'accumulation d'un trésor. Quelques repas moins exclusivement composés d'agneau, quelques bouteilles de champagne offertes aux voisins, quelques atours nouveaux ajoutés à la garde-robe des princesses, vinrent à bout du magot. Quant à Antoine, il fut autorisé, pour l'avenir, à se payer lui-même par droit de préférence. Déjà il se voyait riche et, le cœur plein de joie, non sans quelque fierté pour le résultat obtenu, il informa son oncle Frédéric du changement survenu dans son existence.

La prochaine lettre devait apporter une nouvelle d'un genre moins agréable. Antoine écrivait de son lit, après une chasse à l'ours ou sa botte secrète n'avait pas complètement réussi. L'animal était mort ; mais les ongles de sa patte droite

avaient eu le temps de labourer l'épaule gauche du jeune chasseur. De l'aven même de celui-ci, le prince lui avait sauvé la vie, en terminant la discussion d'un coup de carabine, ce qui, à vrai dire, avait été un sport toute sa correction.

« J'ai eu un peu de fièvre, confiait le blessé. Aujourd'hui cela va mieux. Les princesses m'ont soigné comme des anges, bien qu'avec des remèdes de cheval. J'ai toute permission de me donner du confort autant que cela se peut dans nos montagnes. Un excellent poêle russe vient d'être installé dans ma chambre, devenue la plus chaude de la maison. Il en résulte, la bise étant arrivée, que la famille passe les journées près de mon poêle, sous prétexte de veiller sur mes blessures. Cela tient à la fois de l'hôpital et du harem, un harem très sévère, comme vous jugez bien. Goudaour n'entend pas la plaisanterie sur certains points ; il l'a prouvé. Mais la beauté froide, régulière, majestueuse de ces Iméréthiennes suggère peu l'envie d'être plaisant. Ce qui est certain, c'est que je ne souviendrai toujours de cette période curieuse de mon existence.

— Période curieuse ! — répéta Winnifrède en haussant les épaules. Je crois bien ! Il faudrait être encore plus fat que lui pour n'être pas fier d'avoir tourné la tête à cinq princesses.

Frédéric de Latour-Malet blâma sa fille :

— Ton cousin a failli mourir de la mort la plus affreuse. Il n'y a pas de quoi lui reprocher d'être fat.

Là-dessus, M^{lle} Winnifrède parut prête à sangloter et s'enfuit dans sa chambre.

Dans sa réponse à Antoine, l'oncle Frédéric témoigna sa gratitude, et celle de toute la famille, pour les bons soins dont l'infortuné chasseur d'ours avait été l'objet. Ceci, naturellement, valut un message poli du prince et des princesses. Mais ces communications, qui devinrent une habitude, n'étaient pas reçues des deux côtés avec une égale faveur. Tandis que Winnifrède tournait régulièrement les Goudaour en ridicule, ceux-ci s'étaient pris pour la branche parisienne des Latour-Malet d'un intérêt toujours croissant.

L'hiver s'acheva sans aucun épisode sérieux. Pour mieux dire, il y avait eu un épisode, et même d'importance, au château de Goudaour. Mais le héros de l'aventure ne s'en était pas vanté et, quand il en informa son oncle, ce fut, comme on le verra en son temps, pour la bonne raison qu'il ne pouvait plus se taire.

Avec la belle saison, les occupations sérieuses d'Antoine l'absorbèrent de nouveau. Les revenus du prince Goudaour prenaient une forme régulière et solide. La pluie ne pénétrait plus par les toits, ni le vent par les fenêtres. Dans l'armoire de fer, les bruits argentins s'entendaient parfois, comme au temps des caravanes ; mais, à cette heure, les passants n'avaient rien à voir dans la gestion du trésorier.

Un jour, vers le milieu de l'automne, juste un an après les exploits malheureux d'Antoine à l'arme blanche, Goudaour causa une profonde surprise à toute la famille.

L'agneau, quotidien ou peu s'en faut, avait été servi sur la table, devant le prince. Armé du couteau circassien, long et étroit, compliqué à sa pointe d'une fourchette aiguë, le seigneur du logis l'avait découpé. Après s'être servi lui-même, il avala quelques bouchées, vida un grand verre de vin de Kachétie, puis il fit part d'un projet qui, avant l'administration d'Antoine, eût fait enfermer comme fou le pauvre Goudaour.

— Mes enfants, dit-il, j'ai toujours désiré voir Paris encore une fois. J'y ai fait un voyage en 1859. Ah ! quelle ville ! J'ai déjeuné aux Tuileries, j'ai soupé au Café Anglais, j'ai visité les coulisses de l'Opéra, j'ai... Vous pouvez rire, Monsieur le vicomte. Je sais fort bien que j'ai trente-cinq ans de plus sur le dos. Cela n'empêche qu'avant de mourir, je voudrais revoir ces lieux où je me suis amusé comme je ne l'ai jamais fait depuis.

— Je ris jaune, mon prince, répondit Antoine. Je pense que les Tuileries sont brûlées, que le Café Anglais d'aujourd'hui ferme à dix heures, et que, s'il est un lieu où la démocratie ne soit pas belle à voir, c'est dans les coulisses de l'Opéra.

— Bah ! Pensez-vous que votre capitale sera mieux dans dix ans qu'elle n'est aujourd'hui ?

— C'est fort douteux, répondit le jeune homme avec franchise.

— Et moi, serai-je plus fringant après la soixantaine ? Vous voyez bien qu'il est sage de ne pas attendre. Je parlerai aux premiers froids.

(A suivre.)

LÉON DE TINSEAU.



L'AFFAIRE DREYFUS A RENNES. — Les ministres militaires en instance après la clôture des dépositions. — (Voir page 184.)

HISTOIRE D'UN MONUMENT

Par ce temps de statuomanie à outrance, le modeste village, au centre de sa petite place du marché, entre la mairie et la gendarmerie, entre les classiques panonceaux du notaire et l'enseigne pittoresque de l'auberge en renom, aux cuivres éblouissants, aux rôtis légendaires, aura bientôt son *homme de bronze* dominant impassible le tumulte du foirail, président, à travers les âges et sous la patine verte du temps, aux vicissitudes de la vie communale.

Grands ou petits, simples bustes ou groupes équestres géants, les monuments surgissent partout. On va inaugurer ces jours-ci un des plus considérables de notre époque : le *Triomphe de la République*, par Dalou. Le moment est donc bien choisi, lecteurs, pour vous donner ici leur histoire industrielle. Comment du plâtre fragile passe-t-on au métal impérissable ? Tel sera l'objet de cette étude d'incontestable actualité.

Sur un camion massif attelé de vigoureux percherons, l'œuvre du sculpteur, étagée, soutenue, préservée au mieux des chocs et des cahots, fait son entrée à la fonderie. Suivons-la dès ce moment.

Et d'abord une première question se présente naturellement à l'esprit : le moule, quelles que soient sa substance et sa texture, image exacte « en creux » de tout cet ensemble jusqu'en ses moindres détails, ce moule qui recevra le métal en fusion sera-t-il d'un seul morceau ? Un semblable travail est-il réalisable ? Oui, certes, mais au prix des plus grandes difficultés et moyennant qu'on dispose de délais d'exécution presque illimités. Les statues équestres fondues autrefois, sous Louis XIV, particulièrement, le furent dans ces conditions. Le procédé employé était celui dit *à la cire perdue*, très perfectionné de nos jours et réservé aux œuvres de dimensions moyennes et de haut luxe. Ces travaux coûtèrent des efforts et des prix fabuleux, et encore les résultats furent-ils souvent imparfaits. La méthode courante de nos fondeurs modernes, celle du moulage au sable, en autant de pièces qu'il est nécessaire, est plus rapide, plus sûre et bien moins coûteuse. Cependant, quelques grandes fonderies tiennent à honneur de prouver de temps à autre qu'un tour de force ne les effraie point. Pour satisfaire à telles exigences minutieuses de l'artiste, autant que pour maintenir leur grand renom industriel, elles abordent encore quelquefois cette difficulté colossale de la fonte d'un grand monument en un seul moule. Le superbe Etienne Marcel, statue équestre de 4^m.80 de haut, pesant 4.700 kilos, qu'on peut admirer sur le quai de l'Hôtel-de-Ville, a été fondu dans ces conditions par les frères Thiébaud. Mais telle n'est pas la méthode courante d'aujourd'hui, et c'est celle dernière que nous voulons exposer.

LES COUPES DU PLÂTRE

Le plâtre, dégagé de ses câbles d'arrimage et de ses étais, est déposé sous quelque hangar de l'usine. La première opération va consister dans le morcellement des figures en un certain nombre de tronçons, de formes et de dimensions telles que les moules correspondant à ces tronçons puissent être facilement établis. Le *chef fondeur*, muni d'un pinceau trempé de couleur rouge, explore le monument, le *raisonne* comme on dit, et trace d'un trait rouge les *coupes* à faire. Ces



Arrivée d'une statue équestre à l'atelier de moulage.

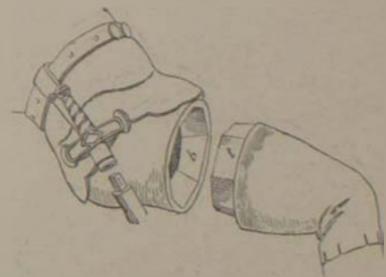
coupes doivent être déterminées avec discernement pour répondre à diverses conditions indispensables : facilité de moulage des pièces, facilité de monture des diverses pièces une fois moulées, nécessité de ne pas tracer des coupes dans les parties de modelé délicat où le travail de remonture risquerait d'altérer, fut-ce légèrement, l'œuvre de l'artiste. De cette dernière condition, il résulte, on le comprend, que les coupes ne pourront pas toutes se faire selon des *sections planes* et que des *sections gauches* seront nécessaires souvent.

S'agit-il d'un torse nu, par exemple, émergeant d'une tunique attachée sur les reins par une ceinture oblique ? On évitera de faire une coupe traversant le modelé du torse et on coupera, par exemple, le long du bord inférieur de la ceinture. Au contraire, une jambe ou un bras tendu, de modelé simple, pourront sans inconvénient être coupés en sections planes au gras de la cuisse ou du biceps. Les coupes en sections planes se font à la *sciole*, petit câble obtenu en tordant ensemble trois ou quatre brins d'un fil de fer mince et rugueux, appelé *liasse*. Les coupes en sections gauches se pratiquent à l'aide d'une petite scie filiforme analogue à celle des découpeurs en bois.

Voici donc notre monument de plâtre débité en gros tronçons. Côte à côte, rangés sous le hangar, voici un buste, deux bras d'attitudes différentes, une jambe ployée, une autre tendue, un poitrail de cheval, une croupe, une tête, etc. L'opération, dite « les coupes du plâtre » ne s'arrête pas là. Il s'agit maintenant de préparer ces divers tronçons en vue de la *remonture* une fois qu'ils auront été fondus. Pour y parvenir, on procède ainsi :

Considérons les deux faces d'une coupe. Sur l'une

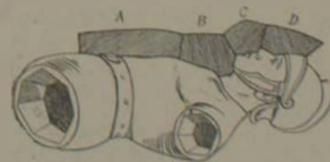
des faces, on établit, en plâtre, un *tenon polyédrique* (1) dans l'autre face, on dispose, en creux, et également en plâtre, une *botte* (2) de mêmes formes et de mêmes dimensions exactement que le tenon, de façon que l'un s'emboîte dans l'autre parfaitement et qu'à cet emboîtement parfait corresponde la juxtaposition des deux tronçons dans l'état primitif du plâtre avant les coupes.



Après la fonte, les pièces seront assemblées par des *clavelles* traversant les parois des boîtes et celles des tenons. Disons tout de suite que, dans l'établissement des moules, on ménage des sortes d'évasements aux bords des cavités répondant aux surfaces de jonction des pièces. Ces évasements fourniront, après coulée et après assemblage des bourrelets de métal appelés *sertis* et ces petits excédents de matière ainsi ménagés aux jointures des pièces, permettront l'exécution d'un bon raccord, ou, pour employer le langage d'atelier : d'une bonne *sertissure*.

LE MOULAGE

Prenons une des pièces précédemment préparées, pièce à tenon ou *pièce mâle*, pièce à boîte ou *pièce femelle*, comme disent les ouvriers ; l'une ou l'autre, peu importe. Prenons par exemple ce buste coupé en section gauche sur les reins et amputé de ses deux bras. S'il nous était possible d'apposer sur cette pièce par morceaux plus ou moins étendus, tels que A B C D, une



substance suffisamment plastique, suffisamment fine de texture moléculaire, pour pénétrer dans les moindres détails de la sculpture ; de retirer ensuite, un à un, *sans les dégrader*, ces morceaux porteurs d'empreintes adjacentes ; de les raccorder enfin très exactement, nous aurions résolu le problème du *moulage*. Tel est bien ce problème, en théorie : « Constituer une cavité close portant de toutes parts les empreintes des reliefs du modèle. » Abordons maintenant sa réalisation pratique.

Or, cette substance plastique, d'état moléculaire très fin, capable de garder les empreintes les plus délicates, de rester agglomérée par morceaux grands ou petits, de formes simples ou complexes, pouvant être collés les uns aux autres, voire même cloués et chevillés ensemble par leurs surfaces de raccord, cette substance, c'est... du *sable* ! Et c'est bien la particularité la plus curieuse de cette industrie artistique de la fonderie : l'emploi du sable pour la construction des moules, de



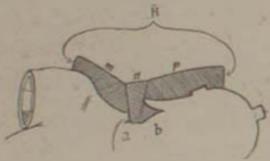
Les coupes du plâtre.

ce sable de fondeur qui acquiert après battage un tel état d'agglomération qu'on le coupe, le colle et le cloue ni plus ni moins que du bois en morceaux.

N'allez pourtant pas, lecteurs, vous figurer un sable tel que celui d'une plage à marée basse, encore que celui-là se prête déjà merveilleusement aux travaux d'art de nos gamins et que la vague doive s'y reprendre à plusieurs fois pour anéantir les remparts et les tunnels de nos ingénieurs en herbe. Le sable de fondeur le plus recherché, dont on expédie de pleins navires jusqu'en Amérique, s'extrait à Fontenay-aux-Roses, où il forme une vaste couche dans une plaine autrefois recouverte par les eaux. Ce sable, argileux en certaine proportion, est d'abord desséché, puis broyé ou frotté, comme on dit, en passant sept ou huit fois entre deux cylindres; il est ensuite finement tamisé et mélangé à raison de deux parties de sable neuf ou cru contre une partie de sable *cuit*, c'est-à-dire ayant déjà servi au moulage et subi, de ce fait, au contact du métal en fusion, une sorte de cuisson. Ce mélange doit donner une poudre fraîche, légèrement humide, couleur de rouille, qui se pelote facilement dans la main, sans y prendre cependant la consistance trop compacte d'une boulette d'argile. Si ce sable préparé pour le moulage se pelotait insuffisamment, il serait *trop maigre*, incapable de prendre et de conserver de fines empreintes; dans un moule construit avec un tel sable, on aurait à craindre que les lignes délicates s'émaillent et s'effritent sous le poids du bronze en fusion. Si, au contraire, le sable se pelotait trop dans la main, il serait *trop gras*, insuffisamment poreux; l'échappement des gaz au moment de la coulée du métal se produirait mal à travers cette matière trop dense; il s'en suivrait des imperfections, des soufflures dans la pièce fondue.

Donc, la préparation d'un sable parfaitement à point constitue la base essentielle de l'industrie du fondeur; industrie délicate s'il en fut, puisqu'on en peut dire, non pas au figuré mais au propre, qu'elle est « fondée sur le sable... »

Admettons donc un sable parfait et revenons à notre buste de tout à l'heure. De par les propriétés du sable, les divers morceaux du moulage A B C D... obtenus par battage contre le plâtre, s'enlèveront « en bloc ». Une condition essentielle qui viendra compliquer le travail du mouleur et multiplier ses pièces battues, est que l'enlèvement d'une pièce doit toujours se faire *en dépouille*, c'est-à-dire que toute pièce doit pouvoir être dégagée sans qu'un relief du modèle, faisant saillie, vienne accrocher la paroi du moule et dégrader une partie des empreintes. Imaginons, en coupe, une portion du cou de notre buste recouverte par le casque. Si on voulait faire une seule pièce battue de sable dans la région R,



on aurait des arrachements inévitables dans les portions a et b. Aussi le moulage de cette région comportera-t-il cinq pièces au moins : les pièces distinctes m, n, p, a, b. Les premières à battre d'abord seront les petites pièces a et b, puis les pièces m et p, et enfin la pièce n formant comme un bouchon final. Pour les dégager, on procédera dans l'ordre inverse : n d'abord, puis m et p, enfin a et b. Dans la construction du moule, les pièces a et b, dites *fausses pièces*, seront collées et chevillées à leurs places contre la pièce n. Ce procédé de moulage par fausses pièces rapportées, collées et chevillées, est d'un usage continu; les moindres cavités du modèle exigent son emploi : dans le plus simple buste, les régions plus ou moins *fouillées* des oreilles, de la barbe, des narines, etc., exigent des morcellements de fausses pièces fort minutieux. Pour que ces multiples pièces se détachent facilement du modèle et n'adhèrent pas les unes aux autres, le mouleur, au fur et à mesure de ses battages, saupoudre de talc toutes les surfaces en contact; de plus, pour assurer des raccords strictement exacts, sur les pans des pièces battues, et avant de battre les pièces contiguës,

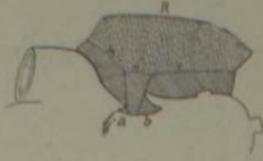


il exécute certains évidements légers de formes géométriques, ovoïdes ou polyédriques, tels que e, c, c. La pièce contiguë offrira forcément après battage les reliefs correspondant à ces creux, et ces *clefs*, comme on les appelle, concourront efficacement à assurer l'assemblage ultérieur des morceaux du moule, à obtenir, comme on dit, un *remmoulage parfait*.

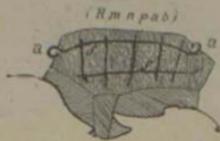
CHAPES. — CHAPETTES. — GARNITURES ET CHASSIS.

Revenons toujours à ce même buste qui nous a servi jusqu'ici à développer nos explications. Considérons la surface extérieure des trois pièces m, n et p. Nous avons pu tailler à notre gré cette surface selon des formes polyédriques simples et y creuser quelques clefs de

repère. Cela fait, saupoudrons-la de talc et enveloppons-la d'un seul bloc de sable battu R. On conçoit clairement que ce bloc R, enlevé aisément *en dépouille* grâce aux formes très simples de la surface m, n, p,



offrira *en creux* les formes exactes de cette surface m, n, p et *en saillie* les clefs de repère que nous avons pris soin d'y tracer. En conséquence, une fois les pièces m, n, p dégagées à leur tour, on pourra les disposer avec précision dans les creux du bloc R, à leurs places respectives, se raccordant exactement *clef pour clef*, et *pan contre pan*. Enfin, une fois les fausses pièces a et b collées et chevillées sur la pièce n, nous aurons réalisé en R, m, n, p, a, b toute une région de notre moule formant bloc. Une pièce telle que R, que l'on consolide par des armatures intérieures faites de tiges de fer



plées f, f, et d'où on laisse émerger des anneaux de prise a, a, se nomme une *chapette*.

Les chapettes commandent ainsi un groupe plus ou moins important de pièces battues. On les englobe à leur tour dans des pièces de sable plus grandes, plus fortement *armaturées* et pourvues d'anneaux de manœuvre plus forts. Ces pièces sont les *chapes* qui commandent un groupe plus ou moins important de chapettes. Enfin, la surface totale extérieure des chapes est enveloppée d'une seule masse faite de sable, de pièces de bois, d'armatures complexes, de paille et de plâtre au besoin; c'est ce qu'on appelle la *garniture* qui est enveloppée et maintenue elle-même dans un grand cadre de fonte armé de boulons, appelé le *chassis*.

Résumons-nous : après *démoulage*, le *remmoulage* s'opérera dans l'ordre suivant : La garniture est encadrée dans le chassis et fait corps avec lui. Dans les creux de la garniture, les chapes se disposeront exactement; dans les creux des chapes, les chapettes trouveront place de même; enfin, dans les creux des chapettes, les pièces battues viendront se juxtaposer avec leurs fausses pièces rapportées, collées et chevillées; et, par cette succession de raccords et d'ajustages, nous aurons réuni, en un bloc, toute une moitié ou tout un tiers de notre moule, selon le cas.

Ces principes généraux du moulage au sable, une fois compris, la pratique va paraître toute simple :

Couchons notre pièce à mouler sur un lit de sable

fortement foulé dans un premier chassis qui repose sur le sol. Enterrons-la jusqu'à fleur (terme d'atelier). Ce sera jusqu'à mi-épaisseur, par exemple, si les formes de la pièce sont assez simples pour permettre un moulage en deux moitiés. Ce premier chassis qui va servir simplement de support, se nomme le *faux-côté*. Sur la portion découverte de la pièce, exécutons le travail compliqué des pièces battues, chapettes et chapes; englobons le tout dans une garniture couffée elle-même d'un chassis. Au moyen de poulies à crochets, manœuvrées par des grues, soulevons le bloc formé de la pièce et de tout ce qui l'enveloppe. Le bloc se sépare du faux-côté, s'enlève au-dessus de lui. A mouvements très doux, très mesurés, déposons cette masse sur le sol, la face supérieure du chassis contre terre. La seconde moitié de la pièce qui reposait sur le faux-côté s'offre à nu maintenant, émergeant de la quadruple enveloppe complexe qui englobe la première moitié. Re commençons sur cette seconde moitié découverte le même travail que sur la première, et voici notre pièce enfermée dans une sorte de boîte formée de deux moitiés égales.

Pour l'en extraire, il faut procéder au *démoulage*; pour recomposer ensuite le moule ainsi morcelé, on opérera le *remmoulage*. Deux opérations assez simples malgré le grand nombre de pièces délicates à manier; c'est seulement affaire de précaution et de soin :

Avec nos poulies de manœuvre, dégageons le chassis supérieur et sa garniture; couchons-le sur le sol. Une à une, enlevons nos chapes; assemblons-les au fond de la garniture; puis les chapettes, qui s'assembleront au fond des chapes, enfin les pièces battues, qui se juxtaposeront au fond des chapettes et recevront pour finir les fausses pièces collées et chevillées. Pour l'autre moitié du *démoulage*, il faudra nécessairement reposer de nouveau la moitié découverte de la pièce sur un faux-côté comme support; le reste du travail sera le même.

Les deux moitiés de notre boîte de fer rapprochées avec précision nous donneront le moule complet, autrement dit : « Maintenu entre de solides armatures, une cavité close offrant de toutes parts les empreintes des reliefs du modèle. »

En réalité, le cas du moule composé de deux chassis seulement ne s'applique qu'aux pièces assez simples de formes. Pour toute pièce offrant quelque complication de contours ou une certaine épaisseur, et ne se prêtant pas aisément au moulage et *démoulage* en deux moitiés, on opère en trois chassis et même quatre, s'il est nécessaire. Les chassis intermédiaires sont des cadres de fonte sans fond, identiques à part cela aux chassis inférieur et supérieur, et c'est contre les faces internes de leurs parois que s'accrochent successivement garnitures, chapes, chapettes et pièces battues, le tout formant une *tranche*, où les opérations du moulage, *démoulage* et *remmoulage* s'exécutent *latéralement*, et qui se raccorde exactement, une fois le *remmoulage* terminé, aux chassis inférieur et supérieur.

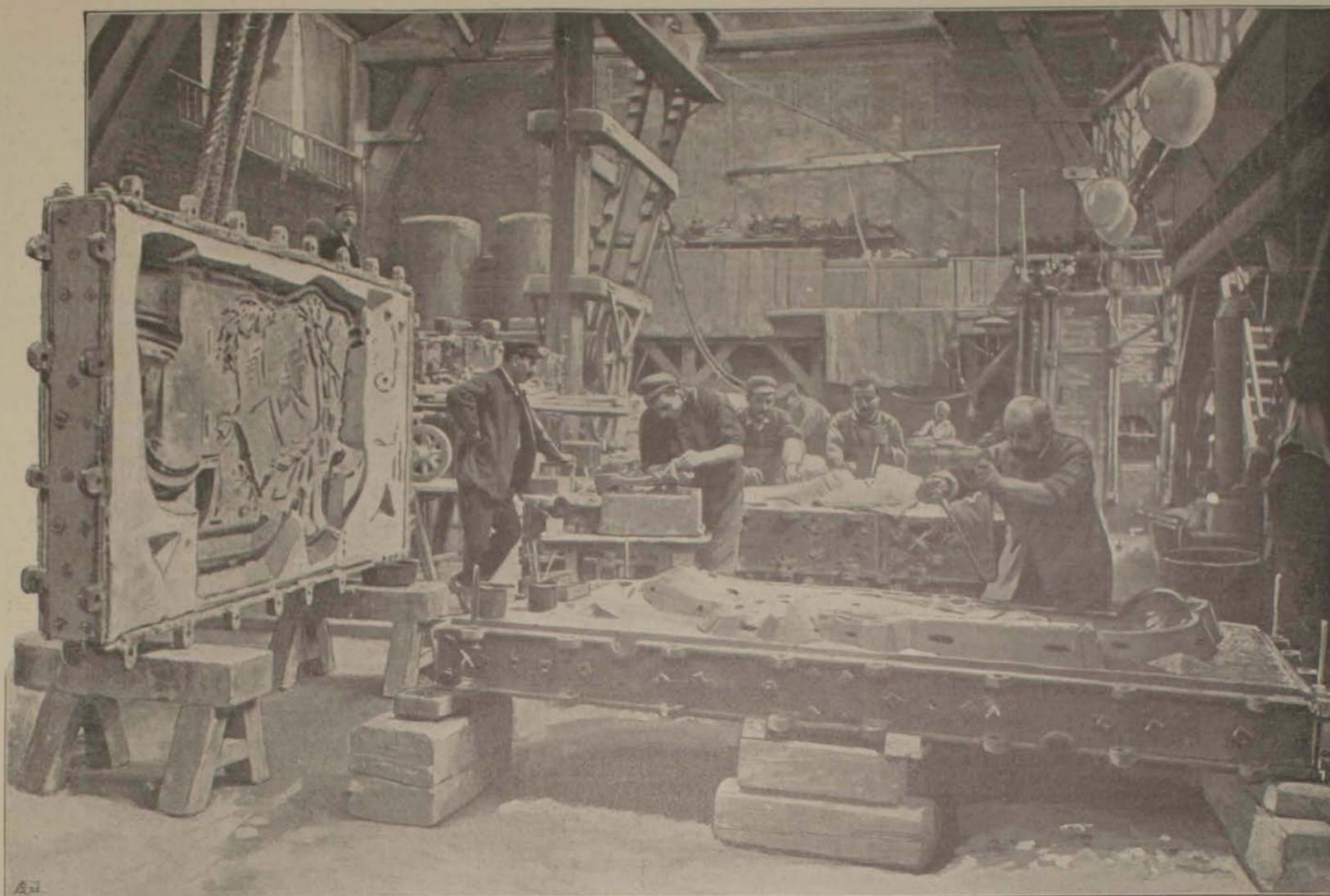
Le nombre des chassis intermédiaires allonge la durée du travail nécessairement, mais ne le complique pas. On doit s'en rendre compte sans peine, si tout ce qui précède a été bien compris.

(A suivre.)

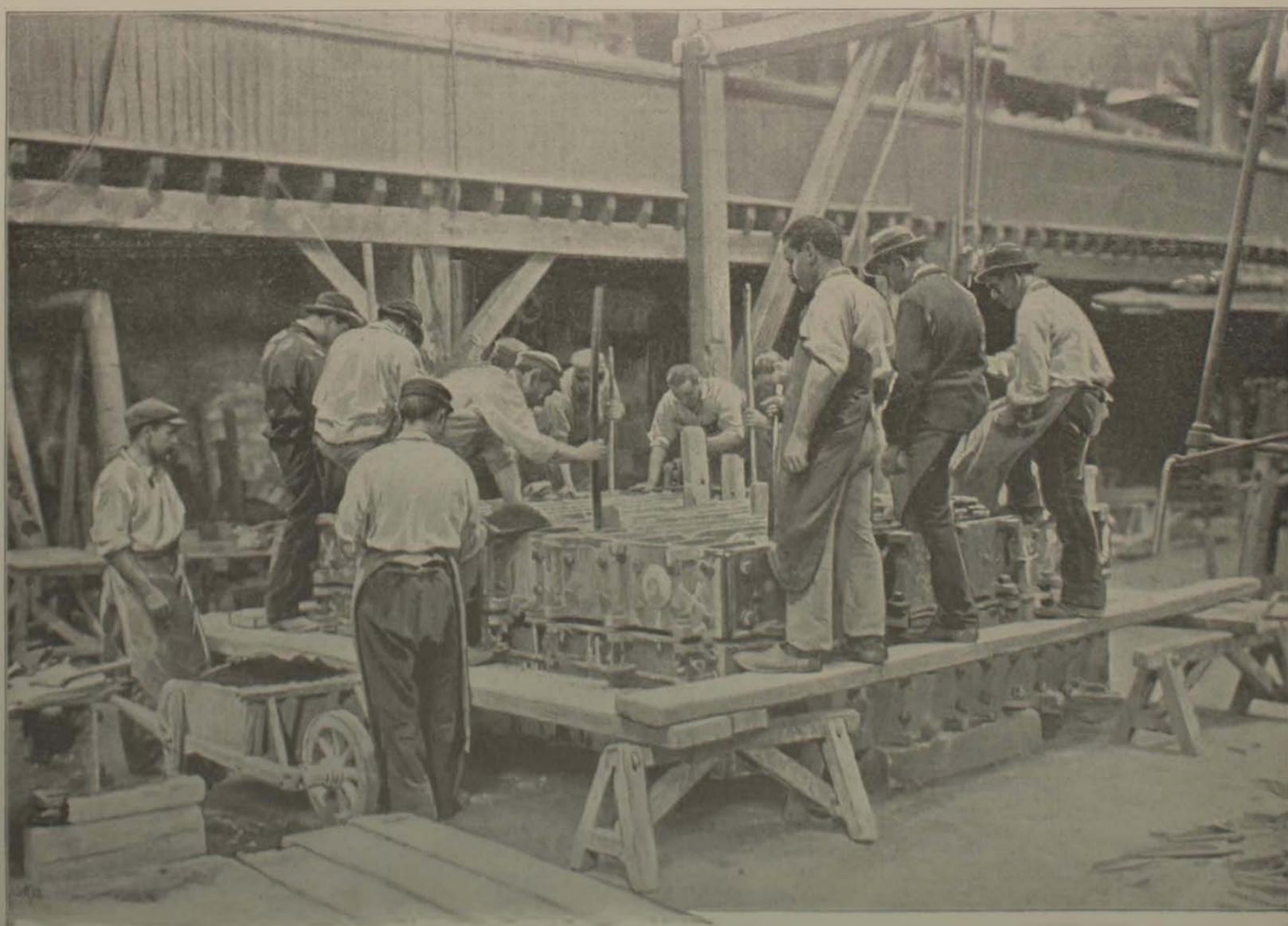
M.



Un moulage en petits chassis.



L'atelier de moulage.



La garniture du moule.



M. Paul Déroulède. (Phot. Pierre Petit.)

LE COMLOT
DEVANT LA HAUTE-COUR

Le 12 août dernier, les journaux publiaient une grosse nouvelle : de nombreuses arrestations avaient été opérées dans la matinée, à la suite d'une instruction ouverte en vertu de l'article du Code pénal visant le complot formé dans le but de changer la forme du gouvernement. Les inculpés appartenaient aux groupes de la Jeunesse royaliste, de la Ligue des Patriotes et de la Ligue antisémite.

Cette nouvelle était suivie d'une note officielle ainsi conçue :



M. Marcel Habert. (Phot. Ladrey-Disderi.)

« Lors du procès relatif à l'attentat de la caserne de Reuilly, les faits se rattachant à cet épisode furent seuls retenus par le réquisitoire; mais les perquisitions faites dès ce moment, et les pièces saisies permirent plus tard de reconstituer l'organisation, dès juillet 1898, d'un complot ayant pour but de s'emparer par un coup de force du gouvernement.



M. Galli. (Phot. Walery.)

« Des dépêches qui furent retrouvées ne laissent aucun doute, ni sur l'existence du complot, ni sur les principaux acteurs.

« Une surveillance très active fut organisée : on acquit la preuve que les mêmes groupes préparaient une nouvelle tentative à brève échéance exigeant, pour prévenir de nouveaux désordres, des mesures immédiates. »

L'instruction confiée à M. le juge Fabre a suivi son cours, et, à la date du 4 septembre, après avoir pris connaissance en

Conseil des ministres, du rapport du procureur général près de la Cour d'appel de Paris, le président de la République a signé un décret constituant le Sénat en Haute-Cour de justice, pour statuer sur les faits d'attentat contre la sûreté de l'Etat relevés à la charge des inculpés.

C'est lundi prochain, 18 septembre, que la Haute-Cour se réunira au Palais du Luxembourg, sous la présidence de M. Fallières, président du Sénat.



M. Le Menuet. (Phot. Debrock.)

La procédure suivie sera celle qui a été appliquée en 1889, lors du procès Boulanger. Au début de la séance, lecture sera donnée du décret présidentiel; puis, après l'appel nominal, les membres du ministère public ayant été introduits, le procureur général présentera son réquisitoire dont acte lui sera donné. La Cour se formera ensuite en chambre du Conseil pour statuer sur les excuses et prendre telle détermination qu'il appartiendra au sujet de l'affaire dont elle est saisie.

C'est à ce moment que doivent être discutées les motions préjudicielles et notamment les déclarations d'incompétence. Si



M. Barillier. (Phot. Debrock.)

l'affaire est retenue, l'examen en sera confié à la commission d'instruction composée de neuf sénateurs, et les audiences publiques ne seront reprises qu'ultérieurement.

Nous donnons les portraits de onze des personnes impliquées dans le complot.



M. Georges Thiébaud.



M. André Buffet. (Phot. Maugras.)

En tête de la liste publiée figure M. Paul Déroulède. Le président de la Ligue des Patriotes est trop connu pour qu'il soit besoin de rappeler son passé. On n'a pas oublié son rôle au temps du boulangisme. Après avoir abandonné pendant quelque temps la vie politique, il y est rentré aux dernières élections, comme député de la Charente.

M. Marcel Habert, député de Rambouillet depuis 1893, délégué général de la



Comte de Sabran-Pontevès.
Photographie Pirou, rue Royale.

Ligue des Patriotes, s'est fait le lieutenant de M. Déroulède dans la campagne nationaliste. Il était à ses côtés le jour de l'échauffourée de Reuilly et insista pour être arrêté avec lui.

M. H. Gallichet, dit Galli, directeur du *Drapeau*, a collaboré à divers journaux, notamment à *l'Intransigeant*, et publié un grand nombre d'ouvrages sur des sujets militaires. Il fut un des plus chauds partisans du général Boulanger et il est resté



M. de Fréchen court. (Phot. Dieudonné.)

un des auxiliaires les plus dévoués de M. Paul Déroulède dans sa campagne contre le parlementarisme. Tout récemment il comparait comme témoin au procès Dreyfus, devant le Conseil de guerre de Rennes. Depuis, il est absent.

M. Ferdinand Le Menuet, originaire de Saint-Lô, ancien sous-officier, est administrateur du journal le *Drapeau*, organe de la Ligue.

M. Barillier, boucher à Paris, était également affilié à la Ligue avec la qualité de porte-drapeau.

M. Georges Thiébaud (en fuite) a eu une double notoriété comme journaliste et comme organisateur de réunions publiques. Né à Toulouse, il est entré de bonne heure dans la presse, après avoir fait son droit à Paris. Dans le boulangisme, dont il se dit volontiers le créateur, il a déployé une grande activité pour la propagande de ses idées. Il a été candidat à la députation dans les Ardennes en 1885 et à Carpentras en 1898.

Un autre groupe d'inculpés appartient



M. Jules Guérin. (Phot. Leroux.)

au parti orléaniste, avec lequel, on le sait, M. Déroulède affirme n'avoir aucune connivence. De ce nombre sont :

M. André Buffet, directeur, à Paris, du bureau politique du duc d'Orléans. M. Buffet est le fils de l'ancien ministre, qui fut président de l'Assemblée nationale de 1871 et qui est mort, il y a quelques mois, sénateur inamovible.

M. le comte Jean de Sabran-Pontevès,



M. Ballière. (Phot. Debrock.)

ancien officier candidat royaliste aux élections législatives de 1898, dans la circonscription représentée par M. Clovis Hugues, le démocrate socialiste. Il y a mené une campagne très remarquable et y a fondé un journal qui a survécu à son échec électoral : le *Clairon de la Villedieu*.

M. Pujol de Fréchen court, rédacteur à la *Gazette de France*.

M. Jules Guérin, pour sa part, représente plus particulièrement l'élément antisémite, comme chef de la Ligue qu'il a fondée et comme directeur du journal *l'Antijuis*. Mêlé à toutes les manifestations de ces temps derniers, il avait déjà fait beaucoup parler de lui avant l'affaire du complot. Aujourd'hui, sa personnalité s'est haussée jusqu'à la célébrité universelle depuis que, pour se soustraire au mandat d'arrestation lancé contre lui, il s'est mis en état de rébellion en l'hôtel du Grand-Occident de France, désormais dénommé « Fort-Chabrol ».

M. Ballière, déporté en Nouvelle-Calédonie, à la suite de sa participation à l'insurrection de la Commune, fut le compagnon d'évasion de M. Henri Rochefort.

LIVRES NOUVEAUX

Théâtre. — Histoire. — Sociologie.

Le Pape, drame historique en cinq actes et en vers, par Alexandre Parodi. 1 vol. in-8°. Hennuyer, 4 fr.

Si M. Parodi savait composer une pièce, s'il savait donner à ses personnages le relief et la vie, si enfin il savait écrire, il serait incontestablement un admirable auteur dramatique. Car à défaut d'autres dons, il en a un, qui est peut-être le plus rare et le plus précieux de tous : le don d'inventer des situations tragiques et de les développer avec un mouvement, une chaleur, une émotion extraordinaires. Chacun des actes de son *Pape* contient une scène qui, mieux amenée, mieux adaptée au reste du drame, et surtout mieux écrite, suffirait à elle seule pour assurer le succès de l'œuvre toute entière. Mais ces scènes, pour vigoureuses et saisissantes qu'elles soient, nous apparaissent toujours comme des épisodes, et souvent même comme des hors-d'œuvre. D'acte en acte, l'intérêt dramatique se déplace, se porte sur des personnages et des faits nouveaux. L'histoire, par instants, empiète sur le drame, ce qui nous vaut toutes sortes de dissertations et de discussions inutiles ; et à d'autres instants c'est la fantaisie qui vient, le plus inutilement du monde, se mêler à l'histoire, comme, par exemple, lorsque M. Parodi fait intervenir le Juif-Erreur pour sauver Grégoire VII d'un guet-apens, ou comme lorsqu'il imagine un dialogue entre le Pape et « la voix » de sa mère défunte. Et ses vers sont gauches, rocailleux, prosaïques, coupés sans le moindre souci de rythme ni d'harmonie. Et tout cela empêche son *Pape* d'être vraiment un beau drame ; mais tout cela ne l'empêche pas de contenir de belles scènes, les plus belles que, depuis longtemps, nous ayons eu l'occasion de trouver dans une œuvre tragique.

Mémoires d'une petite fiancée : Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, par Marcel Dhany. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

« C'est tout à fait décidé, je serai reine de France. Jamais je ne fus si contente, excepté quand on me donna ma poupée Violaine qui a une robe de velours tête de canard. » Telles sont les premières lignes de ces *Mémoires* ; et ces lignes suffiraient déjà, à elles seules, pour nous rendre suspecte l'authenticité de ces soi-disant « Mémoires ». Mais cette impression ne fait que croître pour peu que l'on en poursuive la lecture, de telle sorte que ce « journal » où Marie-Adélaïde de Savoie aurait noté, jour par jour, ses impressions de fillette de dix ans, durant ses précoces fiançailles avec le jeune duc de Bourgogne, nous apparaît comme une fantaisie historique un peu laborieuse, dont se serait amusée l'imagination de M. Marcel Dhany. Quelle maturité d'esprit que l'on suppose, en effet, à la jeune princesse de Savoie, on a bien de la peine à se l'imaginer, à dix ans, tenant journal de ses moindres actes comme de ses plus secrètes pensées, et nous confiant, par exemple, des réflexions du genre de celles-ci : « Les sujets ne sont assurés du nécessaire que lorsque les princes s'interdisent le superflu » ; « Précédemment déjà, M. Dhany nous avait révélé, dans deux ouvrages à peu près analogues, une véritable science et une grande adresse à soutenir l'effort d'une pareille gageure : et nous l'en louions davantage encore si nous étions certain qu'il ne la renouvelât pas ! »

Ouvriers du temps passé (XV^e-XVII^e siècles), par H. Hauser. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, Alcan, 6 fr.

« Sous prétexte que dans notre société, telle que nous l'ont faite la Révolution française et l'industrie mécanique, on a vu la question sociale revêtir un caractère particulier d'acuité et réclamer plus impérieusement une solution, bien des gens s'imaginent qu'il n'y a pas eu de question sociale dans les époques antérieures à la nôtre. Tout ce livre tend précisément à prouver le contraire. » Ainsi parle M. Hauser : et à l'appui de sa thèse, il nous apporte, dans ce livre, un grand nombre de renseignements très savamment commentés sur les différents rouages des communautés de métiers, sur leur fonctionnement et leur répercussion sociale, durant la période qui va du milieu du quinzième aux premières années du dix-septième siècle, c'est-à-dire de l'âge d'or du régime des communautés à l'époque de plein épanouissement de l'ancien régime économique que devait détruire la Révolution. Sur l'apprentissage et le compagnonnage, les maîtrises et les confréries, les fluctuations des salaires, le travail des femmes, les grèves, etc., nous possédons dans desormais, grâce à M. Hauser, un ensemble de renseignements fort curieux ; mais pour intéressante que soit une telle enquête, nous ne pouvons nous empêcher de penser que c'est là un nouvel apport assez illusoire à la solution de la « question sociale », ou tout au moins aussi illusoire que celui de certaines études comparatives sur le prix des salaires actuels et ceux d'autrefois, pour lesquelles M. Hauser lui-même paraît avoir une très médiocre considération.

Romans.

L'Ame du juge, par Pierre de Lano. 1 vol. in-18, Simons Empis, 3 fr. 50.

L'Ame du juge commence comme un beau roman. L'auteur nous y montre un brave homme,

greffier d'un juge d'instruction, qui, après avoir admiré de tout son cœur les éminentes qualités professionnelles de son chef, s'aperçoit que ces qualités s'exercent souvent au détriment de la justice, et ont pour résultat de faire condamner des malheureux tout à fait innocents. Tel, entre autres, le comte d'Erigny, accusé d'avoir empoisonné sa femme, et qui évidemment est incapable d'avoir commis un crime aussi monstrueux. Et non seulement la situation de ce greffier vis-à-vis du juge d'instruction nous est présentée avec beaucoup d'adresse et de vraisemblance, mais M. de Lano n'encore su, de la façon la plus heureuse, d'entremêler à ce premier sujet l'aventure, plus romanesque, de l'empoisonnement de M^{lle} d'Erigny. Pourquoi donc, après un début aussi heureux, s'est-il plu à réduire la portée de son roman, et même à lui ôter toute valeur littéraire, en faisant tout à coup de son juge un véritable monstre, qui apporte à la pratique de son métier les instincts sanguinaires d'un Néron ou d'un marquis de Sade ? Dès ce moment *L'Ame du juge* devient un simple roman d'aventures, ou plutôt, hélas ! un roman d'aventures trop peu simple et trop peu croyable, et d'une extravagance trop choquante pour que nous continuions à nous y intéresser : le reste du moins, jusqu'au bout, fort agréablement écrit, avec une correction et une élégance qu'on n'est guère accoutumé à trouver dans un roman d'aventures.

La Fauve, mœurs de théâtre, par J.-H. Rosny. 1 vol. in-18, Editions de la *Revue Blanche*, 3 fr. 50.

Parmi nos romanciers d'à présent, nul n'aura avec plus d'inépuisable ardeur que M. Rosny tenté de plier le cadre du roman à l'étude des sujets les moins romanesques ; mais nul aussi n'aura mis dans ses livres, sous une diversité apparente, une telle uniformité : qu'il s'essaient à évoquer ou à dépeindre les époques préhistoriques, les luttes sociales, littéraires et sentimentales de notre temps, ce n'est là pour eux qu'un prétexte à de lumineuses confidences, écrites dans un style tourmenté, bizarre, plein d'étranges abstractions et d'extravagantes métaphores. Telle est du moins l'impression que nous ont laissée tous leurs livres ; et telle encore celle que nous a donnée leur nouveau roman. En vain se sont-ils efforcés de corser le récit des banales amours du comte Charles de Latorel pour la comédienne Samy, l'illustre interprète du *Tigre blessé* au Théâtre libre, par de subtiles et voluptueuses analyses : tout cet étalage de passion nous fait un peu l'effet d'une sensualité sans élan et sans flamme, qui ne justifie en rien la saugerie du titre de cette fade histoire. Et nous voulons bien croire, néanmoins, que ce sont là des « mœurs de théâtre », mais en vérité trop particulières pour nous intéresser.

Le Roman de Claude Lenayl, par Pierre Clésio. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

Voilà un de ces romans d'éto dont on n'a pas à craindre de recommander la lecture aux personnes qui se sentent un peu lassées de toutes nos subtilités de la littérature ou de la politique : faute de leur procurer des émotions d'une saveur très intense ou très raffinée, le *Roman de Claude Lenayl* leur apportera du moins quelques heures de doux apaisement. Ce petit livre contient en effet le roman, ou plutôt l'histoire des deux amours d'un naïf et timide jeune homme qui, après s'être fiancé à la belle Léa, s'éprend, quelques années plus tard, d'une autre belle jeune fille qu'il épouse, cette fois, grâce à l'intervention assez inattendue de sa première bien aimée, mariée elle-même à un prince italien. Et si tout cela nous laisse assez voir que Claude Lenayl n'a pas, à dire vrai, l'âme d'un héros, il n'a pas non plus cette faconde et cette vanité qui nous rendent insupportables la plupart des héros des romans d'à présent.

Cœur changeant, par Jules Sougniez. 1 vol. in-18, V. Havard, 3 fr. 50.

Un jeune homme aime une jeune fille, dont le père, malheureusement, rêve pour elle un mariage aristocratique, si bien qu'avec toutes ses qualités d'élégance, d'intelligence et de cœur, ce jeune homme ne saurait prétendre à épouser celle qui a cependant accueilli en secret l'aveu de son cœur : confiant dans l'avenir, il part pour une mission lointaine ; mais lorsqu'il revient, hélas ! deux années plus tard, sa fiancée est mariée à un autre homme, qui n'a d'ailleurs pour lui que les avantages d'un grand nom. Histoire, comme l'on voit, assez banale ; mais qui, à en croire M. Sougniez, prouverait d'une manière péremptoire que « tout est changeant en ce monde, surtout le cœur de la femme qui résume le cœur humain ». La connaissance que M. Sougniez paraît avoir du cœur humain n'est peut-être pas, après tout, aussi profonde, ni les conclusions qu'il en tire d'une portée aussi générale qu'il voudrait nous le laisser entendre ; et nous ajouterons même que l'histoire qu'il a imaginée, à cette intention, est infiniment plus touchante que la thèse elle-même.

L'Œillet Rouge, souvenirs du boulangisme, par Betz de Villas. 1 vol. in-18, Havard, 3 fr. 50.

Condamné à deux ans de prison, en 1889, pour avoir tué en duel, — d'ailleurs le plus loyalement du monde, — un de ses confrères qui l'avait provoqué, M. Betz de Villas a utilisé les loisirs de son emprisonnement pour écrire un roman « boulangiste », où le boulangisme ne joue cependant qu'un rôle tout à fait accessoire. Le véritable sujet du roman, c'est la passion d'une jolie jeune femme méridionale, Marcelle Courdier, pour un de ses cousins, le beau député

Raymond de Verder, Marcelle, quand elle devient la maîtresse de Raymond, est à peine mariée depuis sept ou huit jours : peut-être trouvera-t-on que c'est aller un peu vite. Mais on apprend avec plaisir que, à la fin du roman, les convenances se trouvent sauvées : car le mari de Marcelle meurt de l'influenza, et la jeune femme peut ainsi légaliser ses relations avec le beau député. Et bien que tout cela soit assez enfantin, l'auteur met, à le raconter, une ardeur et une ingénuité qui ne manquent point d'agrément : on sent qu'il est tout entier, de cœur, avec son héroïne, et qu'il n'y a pas jusqu'aux palais, aux *Kampongs*, aux restaurants de l'Exposition de 1889 dont, très sincèrement, il n'admire avec elle la magnificence.

Le Supplice d'une Mère, par Arthur Dourliac. 1 vol. in-18, illustré, de la *Petite bibliothèque de la famille*, Hachette, 3 fr. 50.

Un crime mystérieux ayant mis en émoi une petite ville du Nord de la France, les habitants de cette ville sont fort scandalisés de voir s'installer peu de temps après, dans la « maison du crime », une dame Cauvy, qui vient d'arriver d'Amérique avec ses deux enfants. Puis les années passent ; et, contre toute attente, rien d'extraordinaire ne se produit dans l'entourage de M^{lle} Cauvy. Des deux enfants de la dame, le garçon, Jean, devient un médecin extrêmement distingué, et sa fille, Lucy, une charmante jeune fille qui, comme beaucoup de jeunes filles, se voit un jour demander en mariage. Mais loin d'être heureuse pour Lucy d'une demande de tout point flatteuse, M^{lle} Cauvy regrette cette offre, de même qu'elle se refuse à consentir au mariage de son fils avec la douce et frêle Renée Desneulle ; et elle finit par avouer à ses enfants qu'elle est la femme de l'assassin de Gaston Desneulle, nous révélant ainsi, du même coup, une vie entière d'intimes souffrances. Telle est l'histoire que M. Dourliac a cru devoir offrir aux lecteurs de la *Petite bibliothèque de la famille* ; et bien qu'il la leur raconte avec une certaine adresse et un grand souci des situations touchantes, nous pensons que le « supplice » de l'héroïque mère leur eût paru tout aussi émouvant, et peut-être même plus émouvant encore, avec une donnée plus vraisemblable et plus simple.

Divers.

Droits des patrons et ouvriers, par Paul Jacquemin et René d'Estaintot. 1 vol. in-8°, Plon, 7 fr. 50.

La mise en vigueur de la loi du 9 avril 1898 sur « les accidents du travail » n'ôte rien à l'intérêt de cet intéressant ouvrage, où MM. Jacquemin et d'Estaintot passent en revue les différents articles de cette loi et en discutent, pour ainsi dire pas à pas, les avantages et les inconvénients : car MM. Jacquemin et d'Estaintot continuent à penser que, en dépit de sa récente adoption par les Chambres, cette loi ne saurait, sous sa forme actuelle, être considérée comme viable ou tout au moins comme définitive. Nous ne sommes point législateurs ni juristes : mais, pour sévère que soit dans la forme la conclusion des deux auteurs, elle n'en ressort pas moins avec une grande évidence des nombreux faits et arguments qu'ils apportent à l'appui de leur thèse. Au reste, ce n'est point là ce qu'on pourrait appeler un livre : et nous n'aurions garde d'en recommander la lecture à nos lecteurs ordinaires, qui trouveraient peut-être cet ouvrage un peu bien spécial ; mais c'est, en l'occurrence, mieux qu'un livre, une sorte de manuel de législation pratique sur les droits respectifs des patrons et des ouvriers ; c'est un manuel très simple, très concis, très clair, et même d'un usage infiniment aisé pour tous ceux qui, par des études spéciales, ne se trouvent pas propres à l'examen et à l'étude des controverses de doctrine et de jurisprudence.

L'Audition et ses organes, par le Dr M. S. Gellé. 1 vol. in-8°, avec fig., de la *Bibliothèque scientifique internationale*, Alcan, 6 francs.

On ne saurait souhaiter, sur cet intéressant sujet, des renseignements plus abondants, ni plus sûrs, ni mieux présentés que ceux dont est rempli l'ouvrage du Dr Gellé. Jour à jour les vibrations sonores, les organes de l'ouïe et la sensation auditive y sont étudiés avec un admirable souci de clarté et de précision ; et à chaque page des figures fort habilement choisies viennent confirmer et éclairer le texte de l'auteur. Voilà un excellent ouvrage de vulgarisation scientifique, c'est-à-dire à la fois assez simple pour pouvoir être compris de tous, et assez sérieux, assez savant pour qu'on n'ait pas, en le lisant, l'humiliante impression que l'auteur s'abaisse pour descendre au niveau de ses ignorants lecteurs. Et non seulement l'ouvrage de M. Gellé a de quoi intéresser les médecins et les physiologistes, mais aux musiciens et à tous ceux qui aiment la musique, il fournit une foule d'indications précieuses sur la nature des vibrations sonores et la façon dont elles produisent en nous les nuances infinies de la sensation musicale.

Ont paru :

DIVERS. — *La Réunion des Grisons à la Suisse ; correspondance diplomatique de Florent Guol (1798-1799)*, publiée avec une introduction et des notes par Emile Dumont. 1 vol. in-8°, Alcan, 12 fr. — *Histoire de la Compagnie des Indes*, par Charles Montagne. 1 vol. in-18, Bouillon, 3 fr. 50. — *Voyage en France*, par Arduin Dumazel. 20^e vol. — *Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes*, 1 vol. in-18, avec croquis et cartes, Berger-Levrault, 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Un relai téléphonique pour un million de dollars. — Dans notre numéro du 29 juillet dernier, nous avons annoncé, d'après les journaux américains, que M. Glidden, président de l'*Erie Telegraph and Telephone Co.*, offrait une prime de un million de dollars (5.250.000 fr.), à l'inventeur d'un relai téléphonique (*telephone repeater*) analogue au relai télégraphique et ayant pour but de rendre absolument pratique et courante la téléphonie interurbaine à très longues distances.

Cette nouvelle nous est confirmée officiellement par l'honorable M. Glidden qui nous a adressé à ce sujet une lettre très intéressante. D'abord l'offre de M. Glidden est encore plus importante ; elle s'étend, à la fois, à la découverte d'un relai téléphonique permettant d'allonger presque à l'infini la distance de transmission de la parole, et à celle d'un téléphone *quadruplex*, analogue au télégraphe du même nom et dont l'avantage se traduirait par une diminution des plus considérables dans le nombre des fils de transmission, ou — ce qui revient au même — par une augmentation de capacité de production immédiate des réseaux existants. Pour chacune de ces inventions, M. Glidden offre un million de dollars, soit, au total, 10.500.000 francs !

Voilà de quoi tenter les esprits chercheurs, et quelles que soient les difficultés peut-être insurmontables des deux problèmes à résoudre, on doit applaudir à la généreuse initiative de M. Glidden. Qui sait, d'ailleurs, si en stimulant ainsi l'esprit d'investigation des électriciens, dans la voie indiquée, on n'arrivera pas à quelque autre grande découverte, dont M. Glidden aura été ainsi indirectement le promoteur.

Dans sa lettre, l'honorable président de l'*Erie Telegraph and Telephone Co.* explique que son offre concerne l'invention d'un *telephone repeater* ou d'un *telephone quadruplex*, couverts par des brevets aux États-Unis, et qui adaptés à des circuits téléphoniques produiront les mêmes résultats, téléphoniquement parlant, que les appareils *repeater* et *quadruplex* en service dans les circuits télégraphiques.

Actuellement, la plus longue distance à laquelle la parole peut être transmise, paraît limitée à 2.200 milles (3.540 kil.), longueur de la ligne de Boston à Galveston (Texas) ; mais, ajoute M. Glidden, commercialement parlant, la longueur pratique d'une ligne téléphonique ne peut pas excéder 1.500 à 1.800 milles. Cette dernière longueur est celle de la ligne téléphonique de Boston à Fargo (Dakota), 2.900 kil., d'où la nécessité urgente d'un relai téléphonique.

La protection des trains arrêtés en pleine voie. — Un ingénieur civil français, M. J. Durupt, propose, pour assurer la protection à l'arrière des trains arrêtés en pleine voie, un moyen dont on avait déjà parlé à propos de la catastrophe du Péage de Roussillon, et auquel le récent accident de Juvisy donne un regain d'actualité.

« Un train à l'arrêt, en pleine voie, pour une cause quelconque, — dit M. Durupt, — se croit en sécurité parce que le sémaphore arrière doit le protéger ou parce que des hommes munis de pétards ou de lanternes viennent à la rencontre du train qui suit. »

Mais, en réalité, — la terrible expérience est là pour le prouver, — il n'en est pas toujours ainsi. Le sémaphore peut ne pas fonctionner, le mécanicien peut avoir un moment de distraction et franchir les signaux à l'arrêt, les pétards peuvent ne pas partir ou ne pas être entendus, l'homme envoyé au secours peut tomber et briser son falot, etc., etc.

Le moyen de sécurité préconisé par M. Durupt consiste dans l'emploi d'une sirène analogue à celles en usage dans la marine et qui ont déjà évité bien des abordages en portant au loin leur cri lugubre et puissant, en temps de brouillard ou de tempête. M. Durupt propose d'installer cette sirène dans le fourgon de queue de chaque train, en dirigeant son pavillon vers l'arrière.

Elle serait actionnée par de l'air comprimé renfermé dans un réservoir d'acier sous une pression de 100 à 150 atmosphères. Bien entendu, ce nouveau dispositif n'excluerait pas les autres précautions réglementaires actuellement en usage. Il serait à souhaiter qu'on mit cet appareil à l'essai sur l'un de nos réseaux afin de se rendre compte des avantages ou des inconvénients pratiques de son emploi.

Le partinium. — On a donné ce nom à un nouvel alliage d'aluminium et de tungstène qui joint à la légèreté de l'aluminium une résistance croissant avec la dose de tungstène qui entre dans sa composition.

La densité moyenne du nouveau métal varie de 2,89 à 3,00, selon qu'il est fondu ou laminé. Sous ce dernier état, sa résistance à la traction est de 32 à 37 kilogrammes par millimètre carré et son allongement de 8 à 6 0/0.

Le partinium est susceptible de nombreux emplois. Fondu, il remplace avantageusement et à prix égal le bronze et le laiton dans les pièces de moteurs d'automobiles ; il pèse moins et il résiste beaucoup plus. Laminé, son usage pour la fabrication des caisses de voiture permet d'économiser, à résistance égale, 50 à 60 0/0 du poids mort par rapport aux caisses ordinaires en bois.

Le partinium est ainsi nommé du nom de son inventeur, M. H. Partin, 109, rue de Paris, à Puteaux (Seine).

La température de la haute atmosphère.

— Comme nous l'avons signalé à diverses reprises, l'emploi des ballons-sondes, inauguré en 1894 par les aéronautes français, a permis de procéder à des explorations nombreuses de la haute atmosphère, et d'acquiescer sur sa température de nombreuses données qu'il est maintenant possible de coordonner.

D'après les documents fournis par plus de cent ballons-sondes, dont sept ont dépassé 14,000 mètres, vingt-quatre 13,000 mètres et cinquante-trois 9,000 mètres, on peut dresser un graphique qui, pour la première fois, donne une idée de la température des hautes régions de l'atmosphère.

Ce graphique, présenté à l'Académie des sciences par M. Teisserenc de Bort, montre que la température à diverses hauteurs présente, dans le cours de l'année, des variations importantes et plus considérables qu'on ne l'admettait jusqu'à présent, d'après les anciennes observations faites en ballon.

Même l'isotherme de 25° sous zéro oscille entre 3,000 mètres en hiver et 8,000 mètres en été.

L'isotherme de - 40° peut s'abaisser jusqu'à 6,000 mètres, mais se trouve ordinairement vers 9,000 mètres, hauteur qu'il peut dépasser vers la fin de l'été.

Quant à la température de - 50°, elle n'a jamais été rencontrée bien au-dessous de 8,000 mètres; mais sa plus grande hauteur a été constatée en septembre 1898 et juillet 1899, à 12,000 mètres.

La récente éruption de l'Etna. — Le 19 juillet dernier, à 8 heures du matin, une masse énorme de vapeurs, pierres et cendres, a jailli du cratère central du mont Etna, s'est élevée à une hauteur de plusieurs kilomètres, et est retombée ensuite, couvrant toute la pente sud-est du volcan jusqu'à Zoffrana Etna (altitude : 600 mètres), où les chemins sont couverts de près d'un centimètre de cendres volcaniques.

Un certain nombre de pierres sont venues frapper le dôme de l'Observatoire de l'Etna, qui se trouve à un kilomètre environ du cratère central, de sorte que le toit, formé de plaques de fer de 6 millimètres, a été percé en une trentaine de points. Cinq des trous ont un diamètre de 30 centimètres. Deux pierres ont même traversé le plancher et sont venues s'enfoncer dans le sol. Il n'y a aucun accident de personne.

La vapeur de l'éruption, en se condensant dans l'air, a donné naissance à une pluie chaude et acide dans les régions supérieures du volcan. La colonne de vapeur, à 9 heures, s'étendait jusque près de Catane, à 30 kilomètres, produisant un obscurcissement marqué du ciel.

L'éruption n'a été accompagnée d'aucun mouvement perceptible du sol, sauf un léger choc à l'extrémité inférieure du Valle del Bove. Mais, pendant sa durée, on entendait des détonations, qui furent perçues jusqu'à Catane.

Le 25 juillet, une nouvelle éruption s'est produite dans des conditions analogues, mais de moindre importance.

La solidification de l'hydrogène. — Un chimiste de Londres, M. Dewar, est parvenu à solidifier l'hydrogène, résultat qui n'avait pu encore être obtenu.

C'est en utilisant le froid produit par l'évaporation de l'hydrogène liquide que cette solidification a été obtenue, à une température voisine de 266 degrés au-dessous de zéro.

C'est la température la plus basse qui ait été atteinte jusqu'à ce jour. Elle ne diffère que de quelques degrés de - 270°, température que les physiciens considèrent comme le zéro absolu, c'est-à-dire l'absence de tout mouvement vibratoire de la matière, l'inertie totale et complète.

Comme l'hydrogène, dans ses réactions chimiques, se comporte à la façon d'un métal, on admettait que l'hydrogène était un métal gazeux, de même que l'on avait un métal liquide dans les conditions ordinaires, le mercure; et l'on supposait qu'à l'état solide, l'hydrogène devait avoir l'apparence ordinaire des métaux.

Il n'en est rien. L'hydrogène solide, obtenu par M. Dewar, n'a pas l'éclat métallique; il reste, comme l'hydrogène liquide, transparent et incolore.

Expédition polaire américaine. — Voici quelques renseignements sur l'expédition polaire Wellmann, qui partit de Tromsø (Norvège), le 26 juin 1898 et qui y est rentrée le 17 août dernier, à bord du *Capella*.

M. Walter Wellmann avait l'intention de pousser une pointe jusqu'au pôle nord. Un poste avancé fut donc établi par 81° de latitude nord, et deux hommes y furent laissés pour passer l'hiver, tandis que le gros de l'expédition regagnait le cap Tegethoff (lat. 80°).

À la mi-février, en plein hiver, M. Wellmann partit pour le nord avec trois Norvégiens et 45 chiens. L'un des deux hommes laissés au poste avancé était mort.

Poussant plus avant vers le nord, l'expédition découvrit une terre au nord des Iles Freenen, où Nansen avait débarqué en 1895; mais vers le 15 mars, alors que tous avaient pleine confiance d'atteindre la latitude de 87 ou 88°, sinon le pôle nord même, M. Wellmann tomba dans une crevasse et se blessa à la jambe, ce qui l'obligea à revenir en arrière.

Toutefois, d'importantes observations scientifiques avaient été faites au cours de l'exploration par MM. Hoffmann, Harlan et Baldwin, naturaliste, physicien et météorologiste de l'expédition.

La destruction des moustiques. — On a fait à Menton, l'autome dernier, une expérience intéressante qu'il est temps de rappeler, puisqu'il s'agissait de détruire les moustiques qui

infectent la région, surtout pendant les mois d'octobre et de novembre.

On a employé, dans ce but, le kérosène, dont l'usage avait été préconisé par M. Howard, entomologiste du département de l'Agriculture aux Etats-Unis.

Dans un baquet d'eau contenant environ 500 larves de moustiques, il a suffi d'ajouter cinq gouttes de kérosène pour obtenir la destruction totale des larves au bout de deux heures; et toutes les larves d'un bassin pouvant contenir 8,500 litres d'eau ont été détruites de même en quelques heures, avec une seule cuillerée de kérosène.

À cette dose, il ne semble pas que le kérosène puisse être nuisible aux habitants des eaux; et le procédé paraît recommandable pour détruire des insectes que l'on sait maintenant être aussi dangereux qu'ils sont désagréables.

Le travail dans les prisons. — Nous trouvons, dans la statistique pénitentiaire pour 1896, qui vient de paraître, quelques chiffres relatifs au travail dans les maisons centrales et dans les maisons d'arrêt, seuls établissements pénitentiaires dont la production industrielle ait une réelle importance.

19,631 détenus ont fourni 6,675,626 journées de travail, sur 10,946,063 journées de détention; et le produit de leur travail s'est élevé à 3,002,160 francs.

De ce produit, 2,397,887 francs sont allés au pécule des détenus, 1,396,594 francs sont entrés au Trésor, et l'entreprise a touché 1,207,859 francs.

Les industries qui produisent le plus, dans les prisons, sont celles de la bonneterie, de la broderie, du cardage, de la chaussonnerie et de la cordonnerie, de la papeterie, de l'ébénisterie, du tissage et de la sparterie.

La cordonnerie avec le piquage, les galoches et la saboterie, ont produit la plus grosse somme, soit 434,292 francs. Puis viennent la bonneterie avec le tricottage de bas, les faux-cols, les corsets, la lingerie qui ont produit ensemble la somme de 226,666 francs.

Le salaire moyen des travailleurs a varié de 2 fr. 48 pour la literie en fer et de 2 fr. 46 pour les allumettes et bouchons, à 0 fr. 35 pour les filets, floches et tricots.

La fièvre du cuivre aux Etats-Unis. — C'est aux mines d'Arizona et dans les territoires qui l'entourent qu'elle a pris des proportions gigantesques. Le cours du cuivre a doublé en moins d'un an. L'application de l'électricité aux moyens de transport a donné de nouvelles facilités, aussi les chercheurs de cuivre abondent et l'Arizona est aujourd'hui capable à elle seule de fournir la moitié du cuivre nécessaire aux Etats-Unis. On estime la valeur de la production actuelle à 120 millions de francs, tandis qu'en 1892 elle n'était que de 13 millions.

Des villes nouvelles sortent de terre comme par enchantement: Arizona City avait, l'an dernier, 500 habitants; elle en a maintenant 2,000. La population de Jérôme a passé, en moins d'un mois, de 800 à 4,200 habitants.

Le « roi du cuivre » de cette région est le sénateur Clark, du Montana, qui possède les plus riches gisements de Javapai County et vend 42 millions de livres de cuivre par an. L'argent et l'or qui sont mélangés aux minerais en sont extraits à titre de produits secondaires et courent le plus grand partie des frais d'extraction et de métallurgie.

Un nouveau bateau de rivière. — Il vient d'arriver à Nancy, par le canal de la Marne au Rhin, un bateau d'un genre nouveau, qui marque un grand progrès dans les moyens de navigation intérieure sur les canaux.

Ce bateau, construit entièrement en fer, est muni d'un moteur à benzine à deux cylindres d'une force de 12 chevaux, actionnant une double hélice. Sa vitesse est environ deux fois plus grande que celle des bateaux remorqués par les chevaux, avec une charge de 265 tonnes et un enfoncement de 1^m.80. Il appartient à la maison Hansen et Neulbourg de Bruxelles et a été spécialement construit pour le transport des houilles des mines de Sarrebruck.

L'éclairage électrique des trains. — Le système le plus généralement employé dans ce but est celui des accumulateurs qu'on recharge dans les grandes gares terminus ou qu'on charge en cours de route. Pour éviter l'augmentation de poids mort et les manœuvres qu'exigent ce procédé, on a proposé, à diverses reprises, de produire sous chaque voiture le courant électrique nécessaire à l'éclairage, au moyen d'une dynamo actionnée par l'un des essieux pendant la marche du train.

Le dispositif essayé dans ce but par la Compagnie P.-L.-M. sur une grande voiture à couleur mise en service régulier, depuis plusieurs mois, entre Paris et Vincennes, a donné des résultats satisfaisants et son application va être étendue à tous les trains rapides de long parcours. La lumière émise est très brillante et absolument fixe; les lampes peuvent être non seulement allumées ou éteintes par l'employé de la voiture, mais encore mises en veilleuse, c'est-à-dire ramenées au rouge sombre, au gré des voyageurs. Une petite batterie d'accumulateurs auxiliaires chargés par la dynamo, assure la continuité de l'éclairage pendant les arrêts.

Le chariot électrogène. — Réparons une omission en disant que le chariot électrogène en usage sur le réseau de l'Est et dont nous avons parlé dans notre numéro du 19 août dernier, est dû à M. Albert Collet, ingénieur à Paris.

Moyen de rendre visibles les gaz de la poudre sans fumée. — D'après le *New-York Herald*, le colonel Smart aurait remporté qu'en se servant d'une jumelle ou longue-vue munie de verres violets, il était possible d'apercevoir à grande distance les effets atmosphériques de la poudre sans fumée.

Le département de la guerre, aux Etats-Unis, a décidé d'utiliser cette découverte dans les opérations contre les Philippines.

Les officiers seront pourvus de jumelles à verres violets et les hommes pourront recevoir des lunettes de même couleur pour le tir aux grandes distances.

AGENDA DE LA SEMAINE

La chasse. — 17 sept., ouverture dans la 4^e zone, comprenant les départements suivants: Calvados (partie), Orne (partie), Manche, Mayenne, Ille-et-Vilaine, Morbihan, Côtes-du-Nord et Finistère.

Élections du 17 sept. — Législative: dans l'arrondissement de Montliers, Savoie, en remplacement de M. Carquel, décédé. — Départementales: conseillers d'arrondissement à Douvres et à Bény-Boque, dans le Calvados; à Nozay, dans la Loire-Inférieure et à Andelot, dans la Haute-Marne.

La Haute-Cour. — 18 sept., première réunion, en séance publique, à 2 heures, des membres du Sénat constitué en Haute-Cour de justice pour statuer sur les faits d'attentat contre la sûreté de l'Etat et autres faits connexes, relevés à la charge de MM. Déroulède, Hubert, Buffet, Guérin, Dubut et autres, et de tous autres que l'instruction fera connaître, d'après les termes mêmes du décret de convocation. — Après l'appel nominal des membres présents, le procureur général Bernard donnera lecture de son réquisitoire et déposera les pièces de procédure entre les mains de la Haute-Cour, qui se retirera en chambre de conseil pour délibérer; à la reprise de la séance publique, la Cour renverra le dossier à la commission d'instruction. Les séances publiques seront alors suspendues pendant la durée de l'instruction.

Les droits de transmission. — On sait que les rôles pour l'année 1899 de la taxe annuelle représentative des droits de transmission entre vifs et par décès due par les biens de main-morte sont mis en recouvrement depuis le 18 juin dernier; les réclamations que les contribuables se croiraient en droit de former à fin de décharge ou de réduction des taxes qui leur sont imposées, devront, à peine de déchéance, être présentées dans les mairies, aujourd'hui, au plus tard, 19 sept.

Limite d'âge. — 22 sept., passage, dans le cadre de réserve, du général de division Vairain.

Congrès pour l'avancement des sciences. — Nous avons dit que le même jour s'ouvrait, en France, à Boulogne-sur-Mer et en Angleterre, à Douvres, le Congrès pour l'avancement des sciences. Le 16 sept., les congressistes français et belges se rendront à Douvres, où un grand lunch sera donné en leur honneur et de Douvres à Cantorbéry jusqu'au 20; le 21, les congressistes anglais seront reçus à Boulogne et visiteront le Nord de la France et une partie de la Belgique. — Le 21, à Boulogne, inauguration d'une plaque à la mémoire du poète anglais Campbell.

Autre congrès. — 20 sept., ouverture, à Paray-le-Monial, sous le patronage du cardinal Perraud, évêque d'Aulun, du congrès de l'Association catholique de la Jeunesse française.

Carnet du rentier. — Tirages du 22 sept.: Communales 1892 (un lot de 100,000 fr.; total des lots: 209,000 fr.); Foncières 1895 (un lot de 100,000 fr.; total des lots: 200,000 fr.)

La plus forte marée de l'année. — Elle aura lieu le 20 sept., au soir. Pour l'observation du Mascaret, voici les jours et les heures où il faudra se rendre à l'embouchure de la Seine: matin du 19, 7 h. 30, à Quillebeuf; 8 h. 7, à Villequier; 8 h. 16, à Candebe; le soir: 7 h. 49, à Quillebeuf; 8 h. 26, à Villequier; 8 h. 35, à Candebe. — Matinée du 20: 8 h. 8, à Quillebeuf; 8 h. 45, à Villequier; 8 h. 54, à Candebe. — Soirée (le plus fort mascaret): 8 h. 28, à Quillebeuf; 9 h. 5, à Villequier; 9 h. 14, à Candebe. Matinée du 21: 8 h. 47, à Quillebeuf; 9 h. 24, à Villequier; 9 h. 33, à Candebe; soirée 9 h. 7, à Quillebeuf; 9 h. 44, à Villequier; 9 h. 53, à Candebe.

Expositions de la semaine. — Ouverture: 16 sept., exposition des Beaux-Arts de la Société Roubaix-Tourcoing, à Roubaix; 17, exposition de la Société des beaux-arts de Verviers, à Verviers. — Clôtures du 17: exposition annuelle de la Grosse Berliner Kunst Ausstellung, à Berlin; exposition Lucas Cranach, à Dresde.

Monuments et statues. — Inaugurations du 17 sept.: à Chalons-sur-Saône, monument élevé à la mémoire du savant égyptologue Chabas; à Port-Saïd, en Egypte, statue de Ferdinand de Lesseps, à l'occasion du trentième anniversaire de l'ouverture du Canal de Suez. — 22, aujourd'hui, date anniversaire de la première République française, inauguration, place de la Nation, à Paris, du *Triomphe de la République*, le grand monument de Dalou. — 24, à Avignon, inauguration du monument *Aux officiers morts pendant la guerre de 1870*, dû à M. Félix Charpentier. — Le sculpteur Lormier a terminé la maquette du monument des chimistes Pelletier et Cavenou, qui ont découvert le sulfate de quinine. — Une statue de saint Bernard de Menthon sera

élevée sur le Grand-Saint-Bernard, dans l'hospice célèbre fondé par ce saint, où les moines vont chaque jour à la recherche des voyageurs égarés (on sait que la race des chiens du Grand-Saint-Bernard s'est éteinte et que le service est fait maintenant par des terre-neuves). — On recueille des fonds pour élever, en Bulgarie, un monument grandiose au tsar Alexandre II.

Une vente d'art. — 18 sept. et jours suivants: succession Gidel, à Langres, dans la Haute-Marne, composée de médailles antiques, tableaux, gravures, reliures anciennes et bibliothèque.

Les grandes Ecoles. — 16 sept., épreuves orales, à Nancy, pour l'admission à Saint-Cyr. — 22, commencement de la 2^e session des épreuves d'admission à Centrale (Ecole centrale des arts et manufactures).

Pèlerinages. — 17 sept., pèlerinage annuel de Paris, au bureau de sainte Geneviève, à Nanterre; à 2 h. 1/2, après le sermon du R. P. Edouard, procession avec la châsse de sainte Geneviève, avec la compagnie des Porteurs, les Pèlerins zéloteurs et le Cercle Sainte-Geneviève; station au puits miraculeux et vénération de la relique de la sainte. — 19, grande fête de Notre-Dame-de-la-Salette, à l'occasion du 53^e anniversaire de l'apparition de la Vierge. — Même jour, pèlerinage en Périgord, à Cadoin, dont l'église possède le « sudarium capitis », suaire qui enveloppait la tête du Christ, le jour du crucifiement et dont parle saint Jean: « Pierre aperçut, séparé des linces et plié à part, le linge qui avait été mis sur la tête de Jésus ». — 21, grand pèlerinage « de la France du travail » à Rome; le train de Paris (bleu), partira le 20; celui de Lyon (blanc), le 20; celui de Marseille (rouge), le 21.

La semaine religieuse. — A part les grands pèlerinages mentionnés plus haut: 17 sept., solennité de l'Impression des stigmates de saint François d'Assises. — 19, fête du miracle de saint Janvier (on sait que la cathédrale de Naples possède, outre le corps du saint, sa tête conservée à part dans la chapelle du Trésor, et deux fioles contenant son sang congelé, lequel, le jour de sa fête, 19 sept., se liquéfie et entre en ébullition). — 20 et 22, Quatre-Temps.

La semaine orthodoxe: 20 sept., solennité dite chez les Grecs « Naissance de Theotokos » (Mère de Dieu) et chez les Russes « Rojdenié Sviatof Bogoroditsy » (Naissance de la sainte Vierge); c'est la Nativité de l'Eglise catholique romaine. — A cette occasion, dans toutes les églises russes et grecques: vêpres le 19 à 6 h. du soir et service le 20 à 11 h. du matin.

La semaine israélite: 18 sept., veille de Soucoth. — 19, Solennité de Soucoth, fête des Tabernacles ou des Cabanes. — 20, 2^e jour de Soucoth. — Les deux derniers jours sont de rigoureuse observance pour tous les Israélites. (Heures des offices: le 19, à 7 h. 1/2 du matin et à 5 h. du soir; le 20, à 8 h. du matin, à 2 h. (Min'ha) et à 6 h. 10 du soir; pour les Israélites du rite portugais, l'heure du Min'ha est 4 h.)

La semaine musulmane: 21 sept., solennité de la mort d'Ali, gendre de Mahomet, assassiné à Koufa et mis au rang des martyrs par ses partisans, les Chyites, qui ne reconnaissent pas comme califes les successeurs de Mahomet.

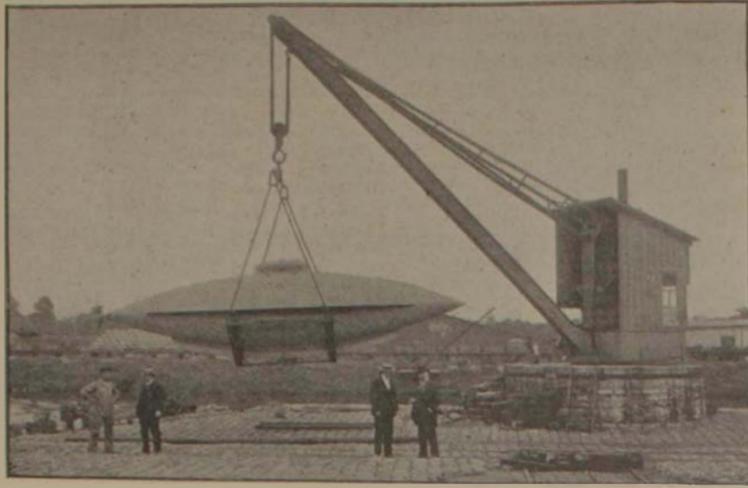
Expositions viticoles. — 17 sept., concours spécial à Sancerre de reconstitution de vignes en terrains calcaires et en plants américains ou hybrides. — Même jour: à Villefranche, dans le Rhône, exposition de raisins, fleurs et fruits. — Du 21 au 24, exposition ampélographique, à Toulouse.

Autres expositions. — Du 17 au 21 sept., exposition colombophile à Sotteville-les-Rouen (pigeons voyageurs). — Expositions horticoles, le 16, à Verdun et Haubourdin, dans le Nord; le 22, à Mayenne. — Exposition de chiens de berger, à Evreux, le 16. — Exposition laitière, à Lagny, le 21.

Expositions hippiques. — 16 sept., concours de poulinières, le plus beau de France, à Montbourg, dans la Manche. — 17, concours de chevaux de selle, avec épreuves, à Lignières, dans le Cher. — Du 18 au 20, concours hippique du Country-Club de Biarritz. — Concours de poulinières et de pouliches, le 19, à Bar-le-Duc, et le 20, à Verdun.

Animaux reproducteurs. — Race bovine gasconne (de la plaine et du coté) à Marmande, dans le Lot-et-Garonne, les 16 et 17 sept. — Race parthenaise, à Parthenay, dans les Deux-Sèvres, du 22 au 24. — Race pure de Larzac, à la cavalerie, dans l'Aveyron, le 21. — A Bruxelles, s'ouvrira, le 16, la grande exposition des races bovines belges, savoir, race belge proprement dite, races du Condroz, d'Entre-Sambre-et-Meuse, du pays de Herve, ardennaise, campinoise et flamande.

Les sports de la semaine. — Chevaux: 17 sept., à Longchamp, prix de Sablonville, Royal-Oak et Omnium; 18, à Vincennes, Critérium et le 21, à Maisons-Laffitte, prix de Flore. — Les 17 et 18, à Craon; les 17 et 21, à Bayonne-Biarritz. — Aviron: 17, course annuelle en canot à Nogent-Lagny. — Automobiles: course Berlin-Dresde. — Cycles: championnat de France de fond, de Montgeron à Melun et retour. — Championnat de 100 kil. de la Côte-d'Or, à Dijon. — Courses de 6 h. à Berlin et championnats d'Italie à Turin. — Courses à pied: les grands prix de Bruxelles. — Natation: Prix Pierre Giffard (à 3 h., en eau morte, canal de Versailles).



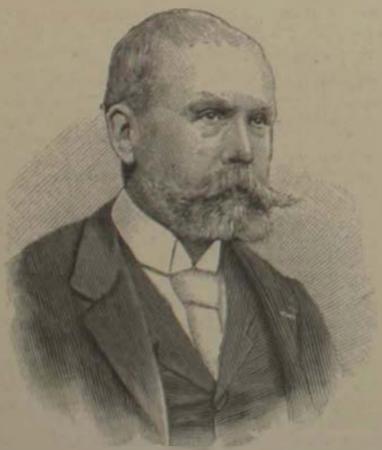
Le « Goubet ».

TRANSPORT DU « GOUBET » A TOULON

Nos lecteurs connaissent le petit torpilleur sous-marin construit par M. Goubet. Il figurait parmi les nombreux plans de sous-marins que nous avons publiés le 4 février dernier. Depuis, M. Goubet a réalisé, paraît-il, des améliorations nouvelles et importantes et il a été invité par le ministre de la marine à se livrer en rade de Toulon à des expériences que surveillera une commission compétente. Le *Goubet* a donc quitté les chantiers de Saint-Ouen, et c'est la première phase de l'opération de son chargement sur le wagon qui l'a transporté à Toulon que représente notre photographie.

M. GASTON TISSANDIER

Nous avons le regret d'annoncer la mort d'un journaliste scientifique éminent, qui fut un collaborateur de *l'Illustration*, M. Gaston Tissandier. Né en 1843, il avait fait de solides études scientifiques. A peine sorti du lycée Bonaparte, il s'était adonné plus spécialement à la chimie et à la physique et s'était fait admettre



comme préparateur dans un des laboratoires du Conservatoire des Arts-et-Métiers. C'est alors qu'il commença à se passionner pour les problèmes intéressant la navigation aérienne. Il fit à Calais, en 1868, sa première ascension, par un vent qui l'entraîna au large; arrivé en pleine mer, il s'éleva, trouva un courant supérieur en sens contraire, et réussit à ramener l'aérostat à son point de départ. M. Gaston Tissandier avait trouvé sa voie : il ne devait plus cesser de chercher, soit par lui-même, soit en encourageant les efforts d'autrui, la solution du problème de la direction des ballons. Avec son frère Albert, il n'a pas fait moins de quarante-quatre ascensions, dont quatre pendant le siège de Paris pour en sortir et tenter d'y rentrer.

Les deux frères rendirent à cette époque de grands services comme aérostatiers à l'armée de la Loire.

La plus célèbre des ascensions de M. Gaston Tissandier est celle du 15 avril 1875,

Elle fut héroïque et lugubre. En compagnie de Crocé-Spinelli et de Sivel, M. Gaston Tissandier atteignit, avec le ballon le *Zénith*, une altitude de 8.600 mètres. Ses deux compagnons succombèrent sous ses yeux à l'asphyxie, et il redescendit à terre entre deux cadavres.

Plus tard, de 1881 à 1884, les frères Tissandier firent d'intéressantes expériences d'aérostation avec un ballon dirigeable électrique.

Entre temps, M. Gaston Tissandier s'était fait un nom comme vulgarisateur scientifique et avait publié de nombreux ouvrages sur l'aérostation, la photographie, l'hygiène.

En 1873, il avait fondé avec son frère le journal *la Nature*. Il a dirigé cette publication jusqu'en 1897. A cette date, l'état de sa santé l'obligea au repos.

M. Gaston Tissandier était chevalier de la Légion d'honneur. En 1893, la Société d'encouragement pour l'industrie nationale lui avait décerné sa grande médaille d'or.

LE MONUMENT DE LEUCATE

La ville de Leucate vient d'élever, par souscription publique, une statue à Françoise de Cezelly qui défendit héroïquement cette place frontière assiégée par les Espagnols et les Ligueurs (Août 1589).

M. de Barre, gouverneur de Leucate, étant tombé au pouvoir des ennemis, Françoise de Cezelly, sa femme, préféra le voir mourir en prison plutôt que de rendre la place dont il lui avait confié la garde.



Le Monument de Leucate. Phot. Eug. Carbon.

Après six semaines de lutte, l'intrépide languedocienne contraignit les ennemis à lever le siège.

La statue, œuvre très remarquable du statuaire Paul Duceing, se dresse sur un piédestal exécuté par M. E. Bertrand, architecte.

M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts avait délégué, pour le représenter à cette cérémonie, M. Rigaut, préfet de l'Aude.

Des discours ont été prononcés par M. Raynaud, président du comité; M. Bort, maire de Leucate; M. L. Vergne, historiographe de Françoise de Cezelly; M. Rigaut, préfet de l'Aude; M. Dujardin-Beaumez, président du conseil général de l'Aude; M. le général Léger, etc.

LE MONUMENT DE VICTOR EMMANUEL A TURIN

Turin est en fête; on vient d'inaugurer le monument élevé à la mémoire du souverain populaire Victor Emmanuel, en présence de son fils le roi Humbert et de la famille royale. Nous donnons en gravure la partie supérieure de ce monument qui est l'œuvre du statuaire Costa. La statue du roi a 9 mètres de hauteur; sur les côtés du piédestal se voient quatre figures



Phot. Guglielmo.

allégoriques hautes de 7 mètres. L'ensemble forme une pyramide de 37 mètres de hauteur.

L'histoire de la construction de ce monument serait curieuse à raconter. L'artiste n'en finissait pas; il a voulu tout faire personnellement, même les échafaudages; scrupules honorables, mais qui ont entraîné des retards considérables et des dépenses dont le chiffre a de beaucoup excédé les devis. Un moment, il fallut se fâcher pour venir à bout de M. Costa: on alla jusqu'à la saisie du monument, au nom de la ville de Turin! Aujourd'hui, l'œuvre apparaît aux yeux de tous; toutes les difficultés de l'entreprise vont être oubliées, et l'on ne s'occupera d'elle que pour la juger au point de vue esthétique.

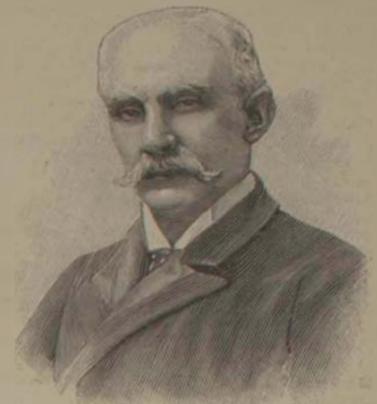
Déjà les journaux italiens donnent leur avis; certains trouvent le monument exécrable, d'autres l'estiment très bien réussi.

A remarquer qu'à la séance d'inauguration, le syndic de Turin prononçant l'éloge historique de Victor-Emmanuel, n'a pas trouvé le moyen de citer une seule fois le nom de la France, si ce n'est pour rappeler que le « re Galantuomo » avait su, dans certaines circonstances, tenir tête aux sommations insolentes du « sire di Francia ». C'est peu pour une alliée qui a joué un certain rôle à Magenta, à Solferino et ailleurs.

M. HYDE ET SON ŒUVRE

Une des grandes compagnies américaines d'assurances sur la vie, l'« Equitable des Etats-Unis », vient de célébrer dans des banquets, successivement à New-York, à Londres et à Paris, le quarantième anniversaire de sa fondation. Le banquet qui a eu lieu à Paris, mardi dernier, était présidé par le fils de M. Hyde,

qui créa la compagnie l'« Equitable » et la dirigea jusqu'à sa mort. Nul ne comprit mieux la puissance de la mutualité et



n'en tira un parti plus extraordinaire que cet homme avisé et audacieux. En 1859, quand il eut conçu son projet d'une mutuelle monstre, il tenta l'entreprise avec un capital de garantie initial de 500.000 francs. Dix ans après, l'actif de l'« Equitable » était de 54 millions. Il atteint aujourd'hui 1 milliard 339 millions de francs, et entre temps, 1 milliard 550 millions ont été distribués aux assurés. Au banquet de l'« Equitable », le portrait de M. Hyde était partout, aux murs, encadré de drapeaux américains et français, sur les menus, etc. Et tous les toasts portés ont justement célébré le financier émérite qui semble détenir le record de la multiplication des millions.

On pouvait s'étonner de la présence, à ce banquet de financiers, de simples hommes de lettres comme MM. Doumic et Henri de Regnier. Elle s'explique par ce fait que c'est M. Hyde fils, ancien étudiant de la grande université américaine Harvard de Boston, qui prit l'initiative, il y a trois ans, d'attirer aux Etats-Unis les plus brillants conférenciers français. Ce fut d'abord M. Brunetière; M. René Doumic lui succéda; et cette année, c'est M. Henri de Regnier qui va entretenir le public du Collège Harvard de la poésie française contemporaine. M. N.

LE PATRIARCHE D'ALEXANDRIE

On a dit que le patriarche orthodoxe Sophronos, qui vient de mourir à Alexandrie, était âgé de cent cinq ans. Il en avait plus de cent dix, si nous en croyons le correspondant, certainement bien informé, auquel nous devons la photographie que nous publions. M^{sr} Sophronos avait été



Phot. Anagnosti.

patriarche universel de Constantinople, d'Autriche et de Jérusalem; il était depuis vingt ans patriarche d'Alexandrie et de la Syrie.

NOTRE SUPPLÉMENT EN COULEURS

Nous donnons, dans ce numéro, un supplément de deux pages illustrées de sujets militaires gravés en couleur, sous ce titre: *Aux Grandes manœuvres*.

**SEIGNEURS CHATELAINS!!
AIMANT FAIRE LE BIEN!!**



Pour les vôtres, pour vos serviteurs, songeant aussi à vos villageois, aux pauvres, à ceux qui souffrent, ayez toujours sous la main 4.300 doses des nouveaux médicaments Fédit-Comprimés "grosneur et forme d'une lentille, contenus dans des tubes dimension d'un crayon" dont le mode d'emploi permet à la main la plus inexpérimentée, un dosage rigoureusement exact pour les premiers soins en attendant l'arrivée du bon docteur qui pourra immédiatement soulager son malade. Ecrire ou demander la Fédit-Pharmacy, 59^{me}, Rue Pigalle, Paris, modèles depuis 30 fr.

COLUMBIA PHONOGRAPH C°

PARIS, 84, boulevard des Italiens.



LE GRAPHOPHONE COLUMBIA est la seule machine parlante qui, par sa simplicité et son bon fonctionnement, soit à la portée de tout le monde; un enfant le fait fonctionner en cinq minutes.

Avec le Graphophone Columbia, on peut être assuré, et cela sans aucun préparatif, d'obtenir la photographie réelle de la voix; il enregistre la parole, le chant, la musique, en un mot, il enregistre toutes les ondes sonores.

Le Graphophone Columbia est accessible à toutes les bourses.

Demandez le dernier Catalogue A. Z.

LE GRAPHOPHONE "GRAND" DERNIERE CREATION

peut être entendu dans une salle pouvant contenir 10.000 personnes. Cette machine est surtout intéressante pour les auditions publiques, théâtres, concerts, music-halls, etc., etc. Le GRAPHOPHONE "GRAND" reproduit la voix avec une puissance surhumaine.

SOMATOSE
TUBERCULOSE
ANÉMIE, CHLOROSE, AMAIGRISSEMENT, DÉBILITÉ GÉNÉRALE, INAPPÉTENCE, etc.
(Enfants, Vieillards, Adultes). — TOUTES PHARMACIES.

MAGGI LES 3 SPÉCIALITÉS
I. Tubes de Bouillon.
II. Potages à la minute.
III. Le Maggi pour corser.
permettent de faire une bonne cuisine à 15^c.
En Vente chez tous les Epiciers.
SIÈGE SOCIAL: 37, B^e BOURDON, PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
et chez les Éditeurs **MONTGREDIEN & C^o**, 8, rue Saint-Joseph, PARIS

Le Numéro 52 de

L'EXPOSITION DE PARIS DE 1900

Contenant un **Grand Panorama**

Mesurant 1 mètre de long sur 0 m.38 de hauteur, dessiné par M. HOFFBAUER, gravé sur bois par Bellanger et tiré en couleurs.
(Ce panorama, le deuxième de la publication, représente toute la partie comprise entre le Palais du Trocadéro et la Galerie des Machines.)

Prix de ce Numéro exceptionnel: **50 Centimes** En vente partout

L'EXPOSITION DE PARIS DE 1900 est rédigée par

MM. BADIN, BAUMGART, H. CHARDON, J. CLARETIE, C. FLAMMARION, W. DE FONVILLE, GIFFREY O., HENRY HAVARD O., A. DE LAPPARENT, G. MOYNET, HENRI DE PARVILLE O., D^r J. RENGADE, A. RIBIDA, L.-C. ROUSSET, C. DE VARIENY, H. DE VARIENY, etc., etc.

L'EXPOSITION DE PARIS DE 1900 est illustrée d'après les documents officiels

par MM. BONHELD, ED. CARRIÉ, CH. CLÉRIE, DOSSE, G. FRAIPONT, HOFFBAUER, LEMAÎTRE, A. RIBIDA, TOUSSAINT, etc.

Le premier volume de L'EXPOSITION DE PARIS DE 1900, orné d'environ 500 gravures dans le texte et de 40 planches tirées hors texte en couleurs, mesurant 0^m.56 x 0^m.58, dont un grand panorama de 4 mètres, est en vente chez tous les Libraires de France et de l'étranger au prix de 20 francs.

Tous les Lecteurs de « L'Illustration » peuvent recevoir le premier volume, en communication, avec faculté de renvoi en bon état et faire la demande aux éditeurs **MONTGREDIEN et C^o**, 8, rue Saint-Joseph, avec le bulletin ci-contre.

LETTRÉ DE DEMANDE

Veuillez envoyer à l'examen le premier volume de L'EXPOSITION DE PARIS DE 1900. Je me réserve de le retourner en bon état dans la huitaine, sinon de le payer au prix de 20 francs, soit en un mandat-poste, d'égale somme, ou à raison de 5 francs par mois jusqu'à complète libération.

Le _____ 1899.
Nom et Prénoms _____ SIGNATURE :
Qualité _____
Lieu _____
à _____ Départ _____
(Détacher le présent Bulletin et l'adresser à MONTGREDIEN et C^o, 8, rue Saint-Joseph, Paris.)

OFFICIERS MINISTÉRIELS

TARIF DES INSERTIONS :

Mises à prix de	1 à 10.000 fr., la ligne,	1 fr.
—	de 10.001 à 20.000 fr.,	2 fr.
—	de 20.001 à 50.000 fr.,	3 fr.
—	de 50.001 à 100.000 fr.,	4 fr.
—	au-dessus de 100.000 fr.,	5 fr.
Sans mise à prix	3 fr.

CHATEAU d'Antouillet (S.-et-O.), parc, futaies, sources. A adj. étude **Taupin**, not. à **Thoiry** (S.-et-O.), 24 septembre 1899. M. à p. 40.000 fr.

Etude de **M^e Saint-Mieux**, avoué à Versailles, place Hoche, 7 (successeur de M^e Vallée).
VENTE SUR LICITATION
au Palais de Justice de Versailles, le lundi 5 octobre 1899, à midi.
d'une propriété **VESINET**, Villa Picciola, Contenance environ 564 mètres.
Mise à prix : 100 francs.

Outre la charge de continuer le service d'une rente viagère de 1.025 francs, créée et constituée sur la tête de deux époux, âgés, le mari de 57 ans et la femme de 62 ans. Cette maison est louée meublée du 10 juin au 15 octobre 1899, moyennant 1.200 francs et d'une autre propriété sise au boulevard de l'Est, 33, ancien 37, au **VESINET**, appelée **Beau Site**, avec entrée du côté du Lac supérieur.
Contenance environ 1.238 mètres.
Louée par bail 2.000 francs.
Mise à prix : 20.000 francs.

S'adresser : à Versailles, à **M^e Saint-Mieux** et **Thibault**, avoués ; à Saint-Germain-en-Laye, à **M^e Moisson**, notaire. Et pour visiter la **Villa Picciola**, dans la propriété, et pour visiter la **Villa Beau Site**, le mercredi de 2 h. à 5 h., en s'adressant au **Vesinet**, soit à **M. Bargner**, agent de location, soit à **M. Dell**, également agent de location.

LE PRIX D'UNE NUIT EN WAGON-LIT

Nous croyons devoir signaler avec insistance les véritables exactions dont le public est victime de la part des Compagnies de chemins de fer dans l'exploitation des places dites « de luxe ».

Voici un tableau comparatif des suppléments perçus pour une couchette de wagon-lit sur différentes lignes :

PARCOURS	Distance kilom.	Durée du trajet.	Taxe.
Paris-Marseille.....	863	13 h.	45 fr.
Paris-Cologne.....	492	9 h. 30	12.40
Londres-Aberdeen..	849	11 h. 15	6.25

Ainsi, pour pouvoir dormir en chemin de fer, il en coûte, de Paris à Marseille, quatre fois plus cher que de Paris à Cologne, et sept fois plus cher que de Londres à Aber-

deen, où la distance et le prix des places sont à peu près identiques.

Il est vrai que le soi-disant « rapide » de Marseille va beaucoup moins vite que les express anglais.

Il est encore vrai que les soi-disant « rapides » ne sont accessibles qu'aux voyageurs de première classe, tandis que les express anglais, plus rapides, contiennent des wagons-restaurants de troisième classe tout aussi luxueux que les nôtres.

Nos Compagnies de chemins de fer en sont encore à considérer comme un « luxe » et à frapper de taxes exorbitantes le confortable et la vitesse, auxquels ont droit, depuis longtemps, les voyageurs de toutes classes en Angleterre et en Allemagne aussi bien qu'aux États-Unis.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit les extraits sur n'importe quel sujet.

Hector Malot (ZYTE, p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc.

S'adresser aux bureaux de l'Argus, 14, rue Drouot, près du boulevard.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

GRANDS MAGASINS DE LA SAMARITAINE

Rues du Pont-Neuf, de Rivoli et de la Monnaie, Paris.

Lundi 18 Septembre

GRANDE MISE EN VENTE DE

TAPIS

ÉTOFFES pour AMEUBLEMENTS
SIÈGES et RIDEAUX CONFECTIONNÉS
MEUBLES, BRONZES
RIDEAUX BLANCS et LINGE de TABLE.

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

RACAHOUT des Arabes
DELANGRENIER



Le meilleur aliment des Enfants

19, rue des Saints-Pères, Paris

AU BON MARCHÉ

PARIS. MAISON ARISTIDE BOUCICAUT PARIS.

Lundi 18 Septembre et jours suivants

GRANDE MISE EN VENTE DE

TAPIS, AMEUBLEMENTS

TRÈS BELLES PIÈCES D'AMATEURS

SIÈGES ET RIDEAUX, SOIERIES ET BRODERIES ANCIENNES, MEUBLES

Curiosités de la Chine et du Japon. — Bronzes et Objets d'Art. — Services de Table

LINGE de TABLE et de MAISON, LITERIE, COUVERTURES, TAPIS de FOURRURES, etc.

EAU FIGARO SEULÉ TEINTURE INOFFENSIVE EN TOUTES NUANCES

Dépot : 55, Rue de Rivoli, Paris. (Fl. essai : 1^{fr}50)

GRUBER & C^{IE} BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN

Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire
Bière en Fûts, Bout., 1/2 Bout. l'vraison à domicile.

FABRIQUE SPÉCIALE DE PREMIER ORDRE
D'APPAREILS
Jumelles photographiques et stéréoscopiques à décentrement.



H. MACKENSTEIN
16, rue des Carmes, 16, PARIS DERNIÈRE NOUVEAUTÉ
JUMELLE PANORAMIQUE

Envoi du Catalogue général contre 75 centimes en timbres-poste de tous pays.

Eau de Suez Dentifrice antiseptique, le Seul qui préserve et conserve les Dents, leur donne une blancheur éclatante, Parfumé la bouche.

BEAUTÉ Par Sachets de toilette du Dr OYS, Dursy, 54, faub. St-Honoré, Prospect. Français.

ROYAL HOUBIGANT BOUYEUX PARFUM HOUBIGANT, 19, Faub. St-Honoré.

COLLECTIONS DE VUES ORIGINALES
L. GAUMONT & C^{ie} 57 R. St-Roch PARIS
Manufacture de Matériel POUR PROJECTIONS ANIMÉES



Modelé 1899
Cinématographe
Envoi franco de la NOTICE sur demande

PIANOS A. BORD
14, Boulevard Poissonnière, 14 PARIS



FABRICATION ANNUELLE : 3.000 PIANOS
Pianos Fabriqués à ce Jour : 93.000
GRAND CHOIX DE PIANOS NEUFS & D'OCCASION
FACILITÉS DE PAIEMENT. — CATALOGUE FRANCO.

GRANDS MAGASINS DU Printemps

LUNDI 18 SEPTEMBRE

Grande Mise en Vente annuelle de

TAPIS

français et anglais, d'Orient et des Indes, Etoffes pour Ameublements, Sièges et Rideaux tout faits, Gros Meubles, Meubles de fantaisie, Curiosités de la Chine et du Japon et affaires exceptionnelles en Toiles, Blanc de Coton, Rideaux et Linge de Table.

F. MILLOT, Paris
BOULV. SÉBASTOPOL, 98 — CH. DANTIN, 38.

EAU DE COLOGNE PRIMIALE

Toilette, Ablutions, Hygiène
SE TROUVE PARTOUT



— Ah! cette fois je m'étonne que ma Primiale n'aie si vite.
— Monsieur ne me fera pas un crime d'avoir les mêmes goûts que toi.



— Tu ne la reconnais pas? C'est M^{lle} X.
— Ah! oui, c'est elle qui était costumée en Fleur de Cologne Primiale au bal des X.



— Ah! si... j'ai un gros défaut... un faible... que dis-je une passion forte pour l'Eau de Cologne Primiale de Millot.



— A cette heure, encore au bain?
— C'est si agréable, un bain à l'Eau de Cologne Primiale, qu'on ne peut plus en sortir.



Le Vin Désiles

(Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine)

Cordial Régénérateur

PRIX DU FLACON : 5 FRANCS (franco à domicile). — Dépôt : 18, Rue des Arts, LEVALLOIS-PERRET (Seine).
Exiger : Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine.

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréé au goût comme une liqueur de table.

COMPOSITION

- QUINQUINA
- COCA
- KOLA
- CACAO
- PHOSPHATE DE CHAUX
- SOLUTION IODO-TANNIQUE
- Extrait SPECIAL DESILES

LES DEUX ÉPICIERS, par Henriot.



— Ah! Monsieur... tout va bien mal... Si vous croyez qu'on peut faire des affaires...

Alors que la rue est occupée par les émeutiers ou par les sergents de ville...

Et ce procès... et ces scandales... Sait-on où l'on va, Monsieur?

Et la République que des conspirateurs veulent poignarder... en vérité, Monsieur, c'est navrant...

Dans mon commerce, je ne fais plus un sou de recette, c'est la faillite à bref délai!



— Je ne suis pas du tout de votre avis, Monsieur, et je trouve que les affaires vont très bien.

— Notre Cité regorge de célébrités, de photographes, de généraux, de jolies femmes et de témoins à sensation.

— Les hôtels sont pleins... partout ça sent la bonne cuisine...

— Quant à moi, j'ai décapé mes recettes ce mois-ci... J'ai ajouté à mon magasin une section de primeurs.

— Encore un procès comme celui-ci et je ferai fortune... Je suis épicier à Rennes... et vous, Monsieur?
— Moi... hélas! je suis épicier rue de Chabrol!

CAPITAUX à PRÊTER depuis 3 1/2 0/0 avec toute la sécurité et la discrétion d'une maison sérieuse et de confiance sur **IMMEUBLES (3/4 de leur valeur)** **TITRES de RENTE, Actions ou Obligations** dont un autre à la jouissance) à l'insu de l'usufruitier, sur **TITRES NOMINATIFS** sans avoir besoin des titres; sur **TITRES INALIÉNABLES**, prévus de **RESTITUTION** ou de **RETOUR**, sur Successions et Biens indivis dans la mesure des co-héritiers, sur Usufruits, Rentes viagères, Créances hypothécaires, Polices d'Assurances maritimes et toutes garanties sérieuses. Prêts de Cautionnements aux fonctionnaires, Aucuns frais avant tout et indemnité en cas de non-réussite. Réalisation rapide et en espèces. Avances immédiates. Lettres sans en-tête. Maison **VORMUS** (6^{ème} année) 5, Rue Cambon, Paris (1^{er} à 6^{ème}). Téléph. 550-44.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT faites usage du merveilleux **PETROLE HAHN** Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs. **PARIS, L. FÉRET, 20-22, Rue Richer.** **LYON, VIBERT, Concessionnaire Général.**

DIABÈTE guéri radicalement par la **MIXTURE ANTI-DIABÉTIQUE MARTIN**. Avec cette mixture, point de régime à suivre. **le malade boit et mange ce qui lui plaît.** Brochure explicative gratuite et franco sur demande à **M. O. MARTIN, Pharmacien de 1^{re} Classe, à Barlat (Dordogne).**

FUSILS A CRÉDIT
NOUVEAU FUSIL
Modèle de grand luxe 1899
DE SAINT-ÉTIENNE
Triple verrou Greener
Clef entre les chiens, canon acier fin supérieur pour la poudre pyroxillée
PRIX UNIQUE : 200 FRANCS
PAYABLE 10 FRANCS PAR MOIS
A 90 Jours 175 Francs
FRANCO DE TOUTS FRAIS
Le fusil est repris s'il ne donne pas satisfaction à l'arrivée
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE
Maison **MALEVILLE, Libourne**
Succursale 104, rue Richelieu, PARIS

LES CELEBRES VERRES
ISOMETROPES
67, rue de la Harpe - Seul Dépôt à Paris: **FISCHER, 10, Av. de l'Opéra.**
Exiger la Marque \$ sur chaque verre

25^{ème} ANNÉE 1^{er} par AN
Renseignements Publication
toutes Valeurs 1 FRANC tous les Tirages
LA BOURSE POUR TOUS
JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE
27, Boulevard Poissonnière, Paris.

MALADIES des CHIENS
GUÉRISON ASSURÉE par les PILULES préventives, purgatives, vermifuges, contre la maladie, la jaunisse, etc.
E. CAPRON, Chevalier de la Légion d'Honneur
Pharmacien de 1^{re} Classe à J. Telle-Adam (Seine-et-Oise)
AUTEUR DU **TRAITÉ PRATIQUE des Maladies des Chiens**
Prix franco par la poste 2 fr. la boîte, 1 fr. la 1/2 boîte.

MM. les Voyageurs peuvent se procurer dans les gares et les librairies les Recueils suivants, publications officielles des chemins de fer, paraissant depuis quarante-cinq ans, avec le concours des Compagnies.
L'Indicateur-Chaix (paraissant toutes les semaines) avec cartes.....Prix « 75
Livret-Chaix continental (mensuel) :
1^{er} vol., réseaux français, avec huit cartes.. 1 50
2^e vol., services étrangers, avec carte coloriée..... 2 «
Livret-Chaix spécial de chaque réseau (mensuel) avec carte..... « 50
Livret-Chaix des Voyages circulaires de chaque réseau avec cartes, plans et gravures..... « 30
Livret de l'Algérie et de la Tunisie (mensuel) avec carte coloriée..... « 50
Livret spécial des Environs de Paris (mensuel) avec sept cartes..... « 25
Livret de la Banlieue Ouest..... « 10
Est..... « 10
Livret des Rues de Paris (Omnibus, Tramways et Théâtres) avec plan de Paris et plans numérotés des théâtres..... 2 «

DENTS BLANCHES HYGIÈNE de la BOUCHE
Pour avoir les dents blanches et les préserver de la Carie, faites usage chaque jour de la **PÂTE EVRARD** Le Meilleur Dentifrice.
Envoi d'un Pot contre Mandat de 5 francs.
Dépôt: 58, Rue Poussin, Paris et toutes Pharmacies et Parfumeries.

VOULEZ-VOUS MAIGRIR
SANS ALTERER VOTRE SANTÉ — SANS CHANGER VOS HABITUDES
Suivez pendant trois mois consécutifs le **TRAITEMENT SUÉDOIS**
Vous obtiendrez un Succès certain, étonnant.
LE FLACON PILULES FONDANTES SUÉDOISES : 5 fr. — LE FLACON SAVON SUÉDOIS : 5 fr.
Des Instructions accompagnent chaque Flacon.
APRÈS DÉPÔT GÉNÉRAL: P^o Centrale, 50 et 52, Faub^o Montmartre, PARIS et toutes Pharmacies.

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)
SOURCE BADOIT
La plus légère à l'estomac. — Déclaré d'Intérêt public.
NOUVEAU BANDAGE MEYRIGNAC
BREV^{té} S.G.D.G. Bandage avec lequel on peut garantir la contention des HERNIES, quel qu'en soit leur volume ou ancienneté. — Par la pression constante exercée sur la Hernie, elle disparaît rapidement. — Il se porte sans gêne, supporte le va-et-vient du jour et la nuit. — Ordonné dans les Hôpitaux pour ses difficultés. 5 médailles. Dipl. d'honneur, croix et palmes de mérite. Catalogue sur demande. **Meyrignac, fabricant, 229, rue Saint-Hippolyte, PARIS**

HYGIÈNE DE LA FEMME assurée par l'usage pour la TOILETTE de **PHÉNOL-BOBÈUF**
1 à 2 cuillerées par litre d'eau.
50 ANS de SUCCÈS, RECOMP. MONTYON
Médaille d'Honneur. — Partout 1^{fr} 50

CHOCOLAT PIHAN SAINT-GONNÉ, PARIS
THES PIHAN A. FAUCHOU SAINT-GONNÉ, PARIS
ES. AVENUE MARBINA, NICE
BAPTEMES BONBONS CHOCOLATS PIHAN
EAU MATTONI
Puisée à Giesshubel, près-Carlsbad (Bohème)
La Meilleure EAU MINÉRALE NATURELLE de Table
SE TROUVE CHEZ TOUTS LES MARCHANDS D'EAUX MINÉRALES

Les **"STELLA"**
La Collection la plus complète de PHOTO-JUMELLES en toutes grandeurs, 8 x 12, 6 1/2 x 9, Sténoscopes 8 x 12, 4 1/2 x 6
H. ROUSSEL, Opticien Fab^o
10, Rue Villehardouin, PARIS.
Demander le Catalogue.

Eastman's POCKET-KODAK avec Obturateur extra-rapide
BI-ANASTIGMAT de **H. ROUSSEL**
10, Rue Villehardouin, PARIS
Clicbé 6 x 9. Poids tout chargé: 40 grammes. — Convient aux Opticiens, Touristes, Explorateurs, etc.

"HAWK EYE" NOUVEL APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE
LA MERVEILLE DES CYCLISTES
130 FRANCS
Fait 12 Instantanés
et SE CHARGE en PLEIN JOUR.
PHOTO-EMPORIUM, 74, Boulevard Haussmann, PARIS.

